IMAGES

TIMOCHENKO
l'homme de l'heure

Il s'agit bien du maréchal Timochenko qui, aujourd'hui, conduit ses armées victorieuses, par un mouvement de pinces, à l'encerclement des armées allemandes qui se trouvent autour de Stalingrad. Le moral russe, loin de s'effondrer, est animé d'une ardeur nouvelle.

No. 690 — LE CAIRE (EGYPTE) — 28 NOVEMBRE 1942

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

Cpl. Ackay (Middle East Forces)

Il n'y a pas bien longtemps, en réponse à un entrefilet paru dans cette rubrique intitulé « Je suis troublée », j'avais cru pouvoir faire une suggestion à cette personne, tirée de mon expérience propre. Or voilà que je reçois de nombreuses lettres de personnes atteintes de myopie pensant trouver chez moi un remède à leur mal. Malheureusement, je n'ai aucune connaissance médicale et, de plus, je ne suis pas capitaine, comme vous l'avez annoncé par erreur, mais caporal.

En voulant rendre service à une personne, je constate avec regret que je cause des déceptions à beaucoup d'autres. Veuillez, cher Horatius, publier cette mise au point dans votre journal tout en présentant mes excuses aux nombreuses personnes que j'ai déçues bien involontairement.

● *Dont acte.*

Un critique (Alexandrie)

Je lis régulièrement votre chronique dans « Images ». J'admire votre manière de satisfaire vos correspondants, mais ceci vous amène parfois à des conclusions plutôt discutables. Si vous trouvez que les mariages entre proches parents donnent des enfants sains et que « bien des mariages mixtes sont parfaitement heureux », je suis loin d'être de votre avis. L'expérience est là d'ailleurs qui prouve le contraire. Vous éludez plutôt la question quand vous dites « j'ai connu, je connais ». Vos connaissances font peut-être exception à la règle. Ce que vous dites ne suffit donc pas. Vos conclusions devraient être que l'opinion publique réprouve de telles unions et ce n'est pas sans raison. Quant à dire à une de vos correspondantes : « A aucun prix n'acceptez pas de changer de religion »... Cette affirmation que vous laissez sous-entendre là est aussi imprudente que les précédentes. Les mariages mixtes, aux dires de tous les hommes sensés, sont une des plaies de l'Orient et causent de bien grands désordres dans les familles et font des enfants indifférents en matière de religion et sans direction morale et qui souffrent toute leur vie de cet état de famille mal assortie.

Pour ce qui concerne les mariages entre parents, voici pour votre gouverne les conclusions du docteur Mitchell :

Sur 45 mariages consanguins, j'ai compté 29 unions malheureuses qui ont donné :

8 idiots, 5 imbéciles, 11 aliénés, 2 épileptiques, 4 paralytiques, 3 aveugles, 2 sourds-muets, 2 vues faibles, 3 difformités, 6 estropiés, 1 rachitique, 22 phtisiques ou enfants à constitution faible.

Le docteur Bemiss a observé 34 unions analogues produisant 192 enfants sur lesquels 58 sont morts en bas âge et 47 ont été atteints de graves maladies constitutionnelles.

Ce sont des observations plutôt inquiétantes, comme vous le voyez, et capables de faire réfléchir deux parents qui s'aiment à la folie.

Je m'en voudrais de diminuer votre zèle et votre dévouement envers vos correspondants. Vous avez apaisé bien des consciences, calmé bien des douleurs, par vos judicieux conseils. Vous avez un beau rôle à remplir. Je souhaite que la sagesse soit de votre côté.

Bon courage.

● *Je vous remercie, mon cher correspondant, pour vos éloges et aussi pour vos critiques qui seront, certes, d'une grande utilité pour mes lecteurs que j'essaie de guider pour le mieux. Mais, bien entendu, je peux me tromper, comme aussi faire des conclusions trop personnelles. Aussi il est bon que quelqu'un élève la voix à son tour pour donner sa manière de penser et de voir. Et je suis le premier à lui en être reconnaissant.*

Jeune fille désespérée (Bagdad)

Une de mes amies vient de se fiancer à un jeune homme très séduisant d'aspect, mais d'une conduite et d'une morale fort douteuses.

Mon amie est riche et d'excellente éducation, mais tant elle que ses parents ignorent le guêpier dans lequel ils se sont fourvoyés. Hélas ! il ne s'est trouvé personne pour les avertir et moi-même je ne sais de quelle façon les mettre au courant de la chose. Cependant, je suis sûre que ce mariage fera le malheur de cette jeune fille...

● *Il est de votre devoir d'avertir immédiatement les parents de votre amie ainsi que celle-ci, au risque de vous attirer les foudres du jeune homme s'il venait à savoir que c'est vous la responsable de la rupture. Mais pourquoi le saurait-il ? N'importe qui pourrait avoir averti la famille. De toute façon, n'attendez pas jusqu'à demain pour agir. Il y va du bonheur d'une amie qui vous est très chère.*

Une indécise

● *Non, vous n'êtes pas frivole et votre indécision est bien normale. A mon avis, vous devriez vous décider pour le premier. Il est certainement très sincère et vous aurez tôt fait d'oublier avec lui tous les petits désagréments de votre aventure passée. N'hésitez donc pas et dites « oui ».*

HORATIUS

L'ÉCRAN de la Semaine

LE MOYEN-ORIENT dégagé ?

Le vent de la défaite commence à souffler sur l'Allemagne et sur ses acolytes. Cela ne veut pas dire que Hitler s'apprête à abdiquer, ni que la puissance nazie s'écroulera définitivement le mois prochain. Mais il est incontestable que les événements dont nous sommes les témoins depuis quelques semaines marquent l'anéantissement du rêve le plus chéri de Hitler : le fameux « Drang nach Osten ».

Il y a encore cinq semaines, le mouvement géant de pinces dans lequel le haut commandement nazi comptait enserrer le Moyen-Orient mordait dangereusement à l'ouest et à l'est de ces régions dont la possession constitue, pour l'un ou pour l'autre belligérant, un avantage décisif pour la conduite de cette guerre.

Absorbés par la menace plus pressante que l'ennemi exerçait aux portes d'Alexandrie, nous avions relégué au second plan le danger de l'autre branche de la pince, laquelle, devant Stalingrad et dans le Caucase, avançait dans notre direction. Qui aurait donc pu empêcher la Wehrmacht, maîtresse de Stalingrad et de la rive ouest de la Volga, triomphante dans le Caucase soviétique, d'attaquer les abords immédiats du Moyen-Orient ?

Mais Stalingrad tint bon, malgré les attaques incessantes d'un ennemi puissant. Avec l'approche de l'hiver, chacun, se souvenant de ce qui s'était passé l'année dernière sur le front oriental, attendait avec impatience l'immanquable offensive soviétique. Elle déferle en ce moment avec une vigueur inouie.

Une fois de plus, l'état-major russe a donné une preuve éclatante de ses belles qualités militaires. Une fois de plus, le principe « Echange d'espace contre du temps » a joué en faveur des Russes. Et les nouvelles qui nous parviennent du Caucase sont plus que favorables. L'armée rouge, laquelle depuis plusieurs mois s'était retirée lentement, tenant jusqu'à l'extrême limite des possibilités sur certains points et au delà de ces limites sur d'autres, attaque vigoureusement. Naguère encore, Hitler pouvait parler de l'anéantissement de la machine de guerre soviétique. Aujourd'hui ses armées en connaissent toute la puissance.

Avec une rapidité foudroyante, des situations inattendues sont dressées devant l'état-major nazi : défaite en Egypte, arrivée des Alliés en Afrique du Nord, défaillance de plus en plus apparente de l'Italie, et finalement débâcle de plus en plus accentuée sur le front russe.

Ces événements permettent d'évaluer justement les maigres perspectives qui s'ouvrent devant Hitler au seuil de cet hiver.



SMUTS SUR LE FRONT

A son retour de Londres, le maréchal Smuts rendit visite, à nouveau, aux troupes sud-africaines du Moyen-Orient. Le voici sur un aérodrome ennemi, récemment occupé par les troupes alliées, en train d'examiner un Junker démoli.

Le général De Lattre

SERA-T-IL JUGÉ ?

Cet officier supérieur de l'armée française passe en conseil de guerre. Son crime ? Il a osé défendre pour la seconde fois le sol sacré de la patrie. Le général De Lattre de Tassigny a ordonné la résistance contre les divisions allemandes qui occupaient le reste de la France. Demain, il paraîtra devant ses «juges». Quel sera le verdict ? Pour une fois, la justice nazie est tenue en échec. Les Nations Unies ont fait savoir à qui de droit que si le général De Lattre de Tassigny était condamné à mort, les membres de la commission d'armistice italo-allemande, faits prisonniers par les troupes américaines en Afrique du Nord, payeraient de leur vie cette exécution.

On sait peu de choses au sujet du second crime du général De Lattre de Tassigny. Par contre, le monde est bien renseigné sur la façon dont cet officier a enfreint la loi, la loi de Hitler, pour la première fois.

Curieuse figure, que celle de De Lattre. C'est un homme de grande taille, aux traits bien marqués. La lèvre rasée est de dessin net. Les yeux sont gris, le geste est aisé, la voix d'un timbre agréable.

Le 14 mai 1940, la 14e division que commandait le général De Lattre de Tassigny fut envoyée en renfort au général Corap. Les premiers éléments de cette division débarquent ce jour-là du côté de Reims. Tout de suite, le général De Lattre se rend à Vervins, à l'état-major de Corap. Il apprend là-bas que les Allemands ont percé à Sedan, mais que Mézières tient encore. Le général Corap croyait que la 2e armée, commandée par Hutzinger, avait lâché pied. Il ne savait pas encore que la sienne était en pleine retraite. Il demande donc au général De Lattre de se porter au point de jonction, entre la 2e et la 9e armées. Il lui indique qu'à l'extrême-droite se trouve la 53e division, avec laquelle lui, De Lattre, doit constituer un crochet défensif de façon à établir la liaison entre les deux armées.

Le général De Lattre obéit sur-le-champ : dans quelles conditions ! Il n'avait alors à sa disposition qu'un quart de ses effectifs. N'empêche. De Lattre se porte en avant... juste assez à temps pour assister à la débandade de la 9e armée. Suivant les ordres qu'il a reçus, il se porte à la recherche de la 53e division. Elle a disparu. La 9e armée n'a plus de droite. Il n'y a plus qu'une brèche à travers laquelle l'ennemi s'engouffre à vive allure.

— Vous allez vous installer sur la deuxième position, dit alors le général Corap.

Et De Lattre d'obéir encore un coup. Il essaye de s'installer sur la position indiquée et de garder, avec ses maigres effectifs, une ligne de quarante kilomètres. Quelques renforts viennent rejoindre ses troupes.

Demain commencera la grande bataille de Rethel. Le général Giraud a pris le commandement à la place de Corap. Demain, 15 mai 1940, les Français accompliront des prodiges incroyables de valeur.

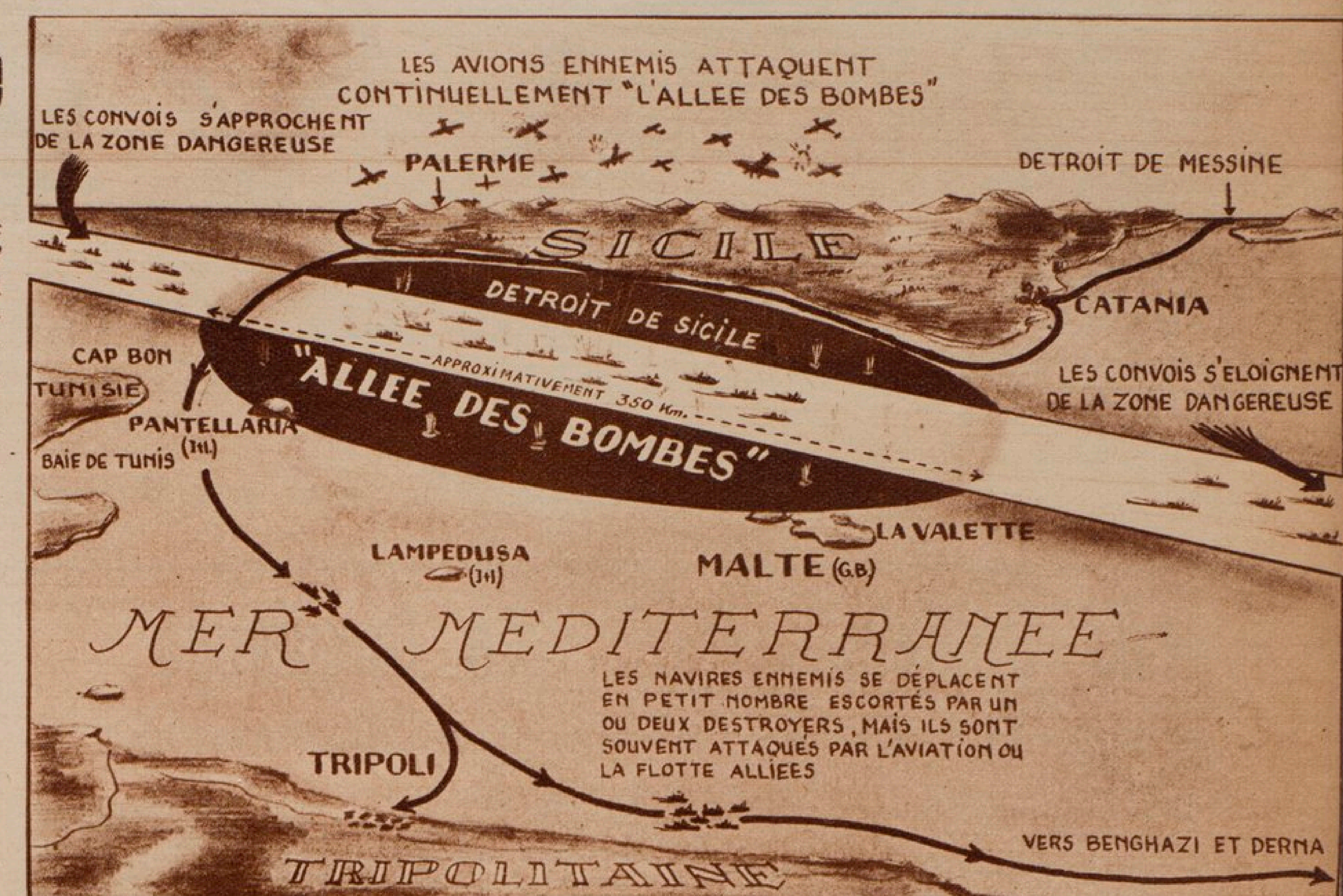
C'est ainsi que le général De Lattre de Tassigny commit son premier crime.

Ces messieurs de la commission d'armistice attendent avec anxiété le verdict de la cour martiale qui aura à se prononcer sur le sort de ce récidiviste de la défense du sol de la patrie.

L'extrait suivant, tiré d'un carnet de comptes, constitue sûrement le conte le plus bref qui existe au monde :

Annonce pour avoir une dactylo : 2 shillings ; appointements dactylo : Lst. 2; fleurs : 5 shillings ; chocolat : 7 shillings et demi ; appointements dactylo : Lst. 3 ; douceurs pour ma femme : 1 shilling ; salaire Winnie : Lst. 4 ; dîner, théâtre pour Winnie et moi : Lst. 10 ; manteau en fourrure pour ma femme : Lst. 150 ; annonce pour dactylo homme : 2 shillings.

(The Tatler)



LE TRIANGLE SICILE-TUNISIE-TRIPOLITAINE

L'objectif de l'Axe paraît bien déterminé en Méditerranée. Il semble vouloir garder à tout prix le triangle formé par la Sicile, la Tunisie et la Tripolitaine, paralysant ainsi le passage des convois alliés passant par Gibraltar. En effet, de leurs aérodromes établis dans ces régions, les avions de la Luftwaffe peuvent établir une ombrelle aérienne propre à désorganiser la route de navires alliés voyageant en convoi. Voilà pourquoi les nazis accordent une importance primordiale à la baie de Tunis qu'ils défendent si âprement. Ce que les Alliés appellent l'« allée des bombes », et qui s'étend sur une longueur de près de 350 kilomètres, pourrait très bien devenir, par l'occupation de la Tunisie par les Alliés, une route de toute sécurité.

Les Américains

AUX ILES FIDJI

L'action américaine s'amplifie chaque jour davantage en Océanie. Des coups rudes sont assénés aux Japonais, tant sur terre que sur mer et dans les airs. Les rares nouvelles qui nous parviennent sur les effectifs américains nous laissent croire qu'ils sont immenses et qu'ils passent maintenant à l'action.

Une petite information disait l'autre jour que des forces américaines avaient débarqué dans les îles Fidji. Voilà donc un nouveau point de concentration de troupes américaines d'où partiront prochainement, vers le nord et le nord-ouest de ces îles, d'autres expéditions prometteuses.

Situées entre les Nouvelles-Hébrides et Samoa, au nord de la Nouvelle-Zélande, au sud-est des îles Salomon, les îles Fidji constituent une magnifique plate-forme avancée pour une base d'action contre les divers points occupés par les Nippons.

On les appelle aussi îles Viti. Elles forment un archipel de plus de deux cents îles ou îlots. Les deux principales îles sont Viti-Lévu et Vanus-Lévu. Il y a dans l'archipel près de 210.000 habitants, dont une moitié est indigène et l'autre en majeure partie hindoue. Depuis 1874, c'est une colonie britannique, parmi les plus florissantes du Pacifique.

Les îles Fidji sont très fertiles et très belles. Leur flore est l'une des plus diverses. Il y a dans ces îles des bananiers uniques au monde. La faune des Fidji n'est pas très variée mais compte des oiseaux très curieux et un serpent qu'on n'a jamais rencontré ailleurs que dans ces îles.

Partout, dans l'archipel, on trouve des sources d'eau minérale, d'eau chaude, des geysers qui s'élancent parfois à des hauteurs considérables.

Certains de nos lecteurs ne sont peut-être pas sans avoir lu ou entendu parler du récit extravagant d'un prétendu explorateur nommé Delmonte, qui n'était qu'un aventurier et un imposteur. Ce Delmonte prétendit avoir fait un séjour aux îles Fidji, au milieu du siècle dernier. Il écrivit le récit de ce séjour imaginaire et décrivit le pays, ses habitants, leurs mœurs et leurs coutumes avec tant d'esprit, et donna tant de détails, que ses lecteurs le prirent au sérieux. C'est ainsi qu'il leur parla du serpent qui danse, de l'oiseau qui allaite ses petits, du singe qui écrit, des femmes qui ont trois yeux, des hommes qui ont quatre bras et enfin de l'arbre qui s'allonge le jour et se raccourcit la nuit !

On apprit plus tard que « l'explorateur » Delmonte n'avait jamais été aux Fidji et qu'il avait écrit son livre confortablement assis sur un divan moelleux, à Constantinople. Il disparut un jour sans qu'on ne sut jamais ce qu'il était devenu.

Elliott Roosevelt

SERT EN AFRIQUE DU NORD



S'il est au monde une position qu'un homme tient difficilement sans encourir des reproches, c'est bien celle de « fils de grand homme ». Le fils de roi, de président de la République, de Premier Ministre, ne peut se permettre le moindre écart, la moindre défaillance, sans tomber sous le coup de l'indignation, généralement partagée, par tous les administrés de son père. L'acte qui serait considéré comme une peccadille amusante si c'est le fils du commerçant, du boutiquier ou du simple particulier qui le commet, prend tout de suite la proportion d'un crime de lèse-valeur paternelle, lorsque le coupable est le fils du grand homme.

Dans un régime démocratique, il est difficile de mettre un bâillon à l'opinion publique. Aussi, le jour où Elliott Roosevelt, parlant au micro de la station émettrice du Texas, qu'il dirigeait avant la guerre, éleva quelques critiques contre la politique suivie par son père, il souleva une tempête de protestations à travers tous les Etats-Unis.

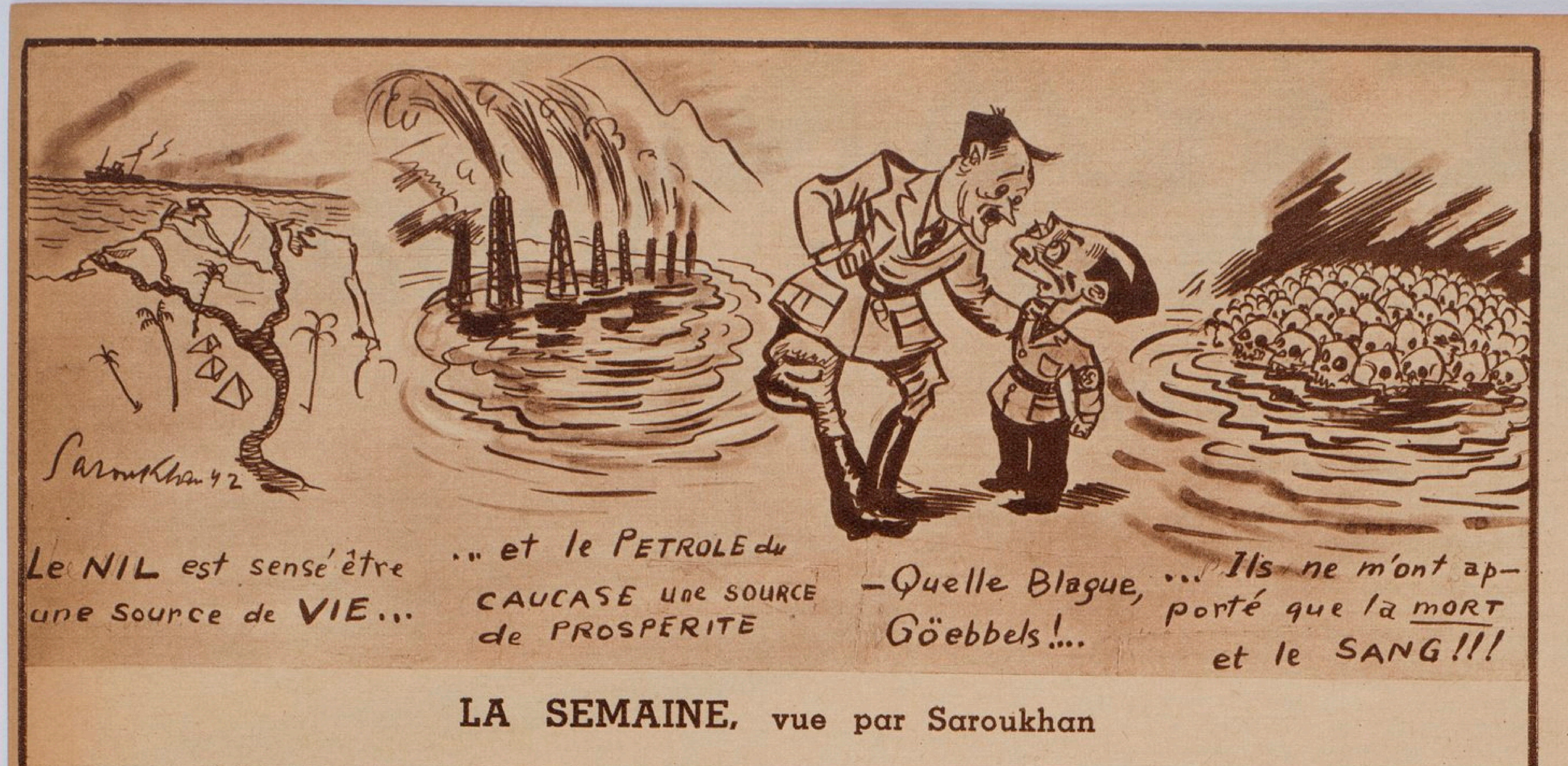
Aujourd'hui, les temps sont révolus. L'Amérique fait la guerre ; Elliott Roosevelt aussi. Engagé dans l'armée, il a acquis tous ses grades, en suivant, à l'instar d'un Jimmy Smith ou John Doe quelconque, le tour de rôle des promotions régulières.

Aussitôt qu'il eût terminé ses études supérieures à l'Université d'Harvard, Elliott Roosevelt décida de « vivre pour son propre compte » sans s'avantager le moins du monde de l'éminente position paternelle. Il épousa une riche jeune fille du Texas, et alla s'établir dans cette région où, bientôt, il prenait la direction d'une station d'émissions radiophoniques.

Lorsque les Etats-Unis entrèrent en guerre, il s'engagea ; dernièrement, il était attaché militaire à l'ambassade américaine de Londres. Il eut la joie de s'entretenir longuement avec sa mère, lors du voyage de la « First Lady » en Grande-Bretagne. Actuellement, le lieutenant-colonel Elliott Roosevelt se trouve sur le champ d'opérations d'Afrique du Nord, avec les forces armées des Etats-Unis.

Tous ceux qui l'ont connu le considèrent comme un charmant compagnon, toujours gai, aimant la compagnie. Profondément imbu de l'esprit démocratique qui fut toujours en honneur au sein de la famille Roosevelt, Elliott a toujours cherché à nouer des relations avec des gens qui éveillent sa sympathie, sans se préoccuper le moins du monde de leur origine ou de leur rang social.

Nul doute qu'actuellement il partage avec plaisir les peines et les joies des troupes américaines qui combattent sur le nouveau théâtre d'opérations ouvert en Afrique du Nord.



LA SEMAINE, vue par Saroukhan

Les Soviets

LE PEUPLE LE PLUS UNI

Les Soviets font l'admiration du monde, à juste titre d'ailleurs. Les détracteurs les plus endurcis de la Russie sont amenés à convenir que le peuple russe fait preuve d'une endurance surhumaine, d'un patriotisme farouche et d'une union admirable dans sa lutte contre le nazisme déchaîné. La Russie immense, avec ses 193.000.000 d'habitants, n'a pas donné à l'Allemagne un Quisling, et n'a opposé à Hitler que des soldats décidés à vaincre ou à mourir.

Et ce peuple admirablement uni, formant bloc devant l'envahisseur, est incontestablement le peuple le plus divers. Au point de vue ethnique, les Indes seules peuvent être comparées à la Russie, et de loin. Sur les territoires qui forment actuellement l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques vivent, en effet, plus de 180 peuples différents. Depuis l'avènement du communisme, l'Union comprend quinze républiques fédérales ainsi qu'une foule de gouvernements et de territoires autonomes. Les républiques précitées sont : la Russie, l'Ukraine, la Russie blanche, l'Arménie, la Géorgie, l'Azerbaïdjan, l'Uzbékistan, le Kazakstan, le Turkestan, le Tajikistan, la Kirguizie, la Lithuanie, la Letvie, l'Estonie, la Moldavie. En Europe et en Asie, d'autres territoires se gouvernent eux-mêmes et relèvent du gouvernement soviétique central.

Mais la véritable mosaïque russe apparaît quand il s'agit de dresser le tableau des peuples et des races dont l'ensemble forme cet immense corps qu'est l'Union Soviétique.

Il y a tout d'abord les Russes proprement dits, qui se subdivisent en Grands-Russiens, Petits-Russiens ou Ukrainiens et Blancs-Russiens. Viennent ensuite quelques autres Slaves immigrés — Polonais, Serbes, Bulgares, etc. — et même des immigrants d'origine allemande, grecque, suédoise, etc.; les Arméniens, les Ossètes, les Kurdes, les Tadjiks ou Persans, les Tziganes. Tous ces peuples sont de race aryenne. Puis vient l'ensemble des peuples turcs, connus pour leur prouesse guerrière : les Azerbaïdjanis de Bakou, les Tartares de Kazan où fut leur empire, les Bachkirs, cavaliers aux prouesses inouïes, les Kirghiz des steppes d'Astrakhan, les Turcomans aux bonnets pointus, les Kalmouks mélangés aux Cosaques. Viennent ensuite les Caucasiens (Géorgiens, Mingréliens, etc.); les Juifs, les Arabes de l'Asie centrale, les Caréliens, les Tchoudes, les Lapons à petite taille, les Ostiaks de Sibérie, les Samoyèdes, race en voie d'extinction sur les côtes glacées de la mer Blanche, les Mandchous aux multiples subdivisions, et nous en passons, pour nous en tenir seulement aux principaux peuples de l'incommensurable creuset.

Jamais l'Histoire n'a cité un exemple plus frappant de l'union d'une si vaste association de peuples, dans la paix et surtout dans la guerre.

En aucun autre pays du monde, sauf peut-être en Chine pour laquelle les données font défaut, on ne constate un accroissement aussi rapide de la population. En 1720, la Russie comptait 14 millions d'habitants. Cette population passe à 41 millions en 1812, à 60 millions en 1840, à 130 millions en 1900 et à 193 millions en 1942.

Il y a en Russie des chrétiens orthodoxes, catholiques et protestants ; des juifs, des musulmans, des bouddhistes. On y parle une foule d'idiomes différents, à côté de la langue russe dont la littérature est l'une des plus belles du monde.

Et c'est cette diversité de races, de peuples, de religions, de langues, qui s'est maintenant en un bloc formidable et compact pour maintenir l'Union Soviétique grande et libre.

La Caspienne

VOIE DE RAVITAILLEMENT POUR L'U.R.S.S.

Depuis que les troupes allemandes ont lancé leurs furieuses attaques contre le Caucase et les rives de la Volga, dans le double but de s'emparer des sources de pétrole et de couper les voies de communications avec l'Iran, l'Irak et le golfe Persique, la mer Caspienne a pris une importance capitale comme route de ravitaillement pour la Russie. C'est en effet par cette mer que sont maintenant transportées, vers les ports russes, les armes et les munitions que la Grande-Bretagne et l'Amérique envoient à la Russie par le Cap, le golfe Persique et l'Iran. Dans ce pays, des routes ont été construites en un temps record et on y voit sans cesse des files interminables de camions roulant vers la mer Caspienne avec leurs précieux chargements. Simultanément, les transports ferroviaires donnent leur plein rendement et les navires qui font le trafic dans les eaux de la Caspienne n'ont pas le temps de chômer. Ils transportent vers la Russie armes et munitions et reviennent dans les ports iraniens également chargés de produits russes ou de réfugiés venant de Pologne ou d'ailleurs et que les gouvernements alliés évacuent vers le Moyen-Orient.



La mer Caspienne est appelée par les Russes « Kaspiskoie More ». Elle était connue des anciens qui l'appelaient « mer d'Hyrcanie ». Les anciens Russes lui donnaient également le nom de « mer des Khvalises » et les Arabes celui de « mer des Khazars ». Ce fut Pierre le Grand qui ouvrit ce grand lac intérieur au trafic commercial.

Les principaux ports de la Caspienne sont : Bakou, la ville du pétrole, sur la côte du Caucase, très bien abrité ; Astrakhan, sur le delta de la Volga, la ville du poisson et du caviar renommé dans le monde entier ; Derbent, etc...

La Russie a de tout temps entretenu sur la Caspienne une flotte qui fut très renforcée pendant les dernières années et qui rend maintenant des services inappréciables.

Les Ruthènes

CONTRE LA HONGRIE

La Hongrie, qui est encore loin d'être un pays homogène, continue à appliquer, contre les populations qu'elle englobe, les mêmes procédés qui aboutirent autrefois à la désagrégation de l'empire hétéroclite des Habsbourg. Parmi ces populations maltraitées, tyrannisées, mécontentes, les Ruthènes passent en tête de liste. Une nouvelle récente nous informe que ces montagnards, pour éviter d'être mobilisés dans l'armée hongroise, fuient leurs foyers et gagnent les massifs des Carpathes, où ils organisent des bandes armées et se livrent à la guérilla, contre les troupes de l'Axe.

Les Ruthènes sont les « Petits-Russiens ». De race slave, ils faisaient partie, avant la guerre de 1914-1918, de l'Empire russe et de l'Empire austro-hongrois. Il y en avait 25 millions en Russie et plus de 3 millions en Autriche-Hongrie. Les traités de paix qui sortirent de la guerre partagèrent les Ruthènes entre la Russie (Ukraine), la Pologne, la Tchécoslovaquie et la Roumanie. Par la suite, et grâce aux fantaisies hitlériennes, les régions habitées par ce peuple, en Tchécoslovaquie et en Pologne, furent l'objet d'un nouveau partage. Actuellement, les Ruthènes de Pologne sont sous la domination allemande, ainsi que ceux de l'Ukraine, tandis que leurs frères de Tchécoslovaquie, qui peuplaient la partie orientale de ce pays, se sont vus rattachés à la Hongrie. Pour s'attirer leur sympathie et se garantir leur loyalisme, le gouvernement de Budapest leur octroya, en juillet 1940, un semblant d'autonomie. Mais, par contre, il décréta la mobilisation générale de tous les Ruthènes, et ce fut le point de départ d'un mécontentement général, qui se traduisit bientôt par une levée en masse de guerilleros. Les montagnes des Carpathes se prêtent admirablement à ce genre de guerre. D'ailleurs, les Ruthènes ne seront pas les seuls à faire le coup de feu dans les Carpathes. Leurs frères d'Ukraine et de Pologne les y ont déjà précédés.

Depuis le XIIIe siècle, les Ruthènes s'allièrent aux Tartares, aux Moscovites et aux Polonais. Au XVIIe siècle, leurs représentants politiques passèrent au service de la Russie et contribuèrent à sa puissance militaire. Leur langue parlée est un dialecte russe. Ceux des Ruthènes qui firent partie de la Tchécoslovaquie manifestèrent à l'égard de leur nouvelle patrie des sentiments de loyalisme qui ne furent que rarement troublés par des revendications d'ordre purement intérieur et administratif. Mais, annexés de nouveau à la Hongrie, les Ruthènes du Sud se rebellent et reprennent les armes.

L'OFFENSIVE RUSSE à Stalingrad

Trois mois de siège à Stalingrad, loin d'ébranler le moral russe, semblent au contraire avoir provoqué chez les Soviets un nouvel élan d'ardeur. Et aujourd'hui les Rouges ont, à leur tour, pris l'initiative des mouvements, infligeant de tous côtés des pertes très dures aux troupes ennemies. Deux nouvelles poussées des deux côtés du saillant allemand qui s'étend jusqu'à Stalingrad risquent de prendre les armées nazies à revers. Partant de Serafimovich, les Rouges ont fait une avance de plus de 50 milles jusqu'à Chernyshevskaya, à trente milles au nord de la voie ferrée Kharkov-Stalingrad. Une autre colonne traversant cette voie ferrée est parvenue à occuper Kalach, situé à l'est de la tête de pont sur le Don. Ce mouvement de pinces met les armées nazies dans une situation des plus critiques et nous pourrons peut-être assister bientôt à une retraite désordonnée des armées ennemies sinon à une annihilation complète.

Les Libanais

SONT INDÉPENDANTS DEPUIS UN AN

Le 25 novembre 1941, à Beyrouth, le général d'armée Catroux, au nom de la France Combattante, proclamait l'abolition du mandat et l'indépendance du Liban. Le 27 septembre 1941, à Damas, il en avait fait de même pour la Syrie. Cette double proclamation fut immédiatement suivie de la reconnaissance, par la Grande-Bretagne, de l'indépendance des deux pays, reconnaissance étayée d'une garantie formelle tendant à tranquilliser les populations des « Etats du Levant » sur leur sort définitif, après la guerre, et la suppression des réserves imposées par les circonstances présentes à l'exercice de leur pleine souveraineté.

Dans sa proclamation nette et précise concernant le Liban, le général parla de la conclusion, à l'avenir, d'un traité d'alliance et d'amitié qui consacrerait une bonne fois pour toutes les droits et les obligations de chacun des deux pays.

Une année s'est passée depuis ce jour mémorable, et pendant cette année, les gouvernements des Nations Unies ont, l'un après l'autre, reconnu la Syrie et le Liban comme Etats indépendants et souverains, et y ont nommé des représentants. Une collaboration franche, sincère, loyale et raisonnée a remplacé l'incohérence et l'anarchie des régimes précédents. Au point de vue économique, l'entrée de la Syrie et du Liban dans le Bloc Sterling a éliminé définitivement la menace d'un écroulement qui s'annonçait certain. Le ravitaillement des populations libano-syriennes s'est accompli dans les meilleures conditions que pouvaient rendre possibles les dures nécessités et restrictions de la guerre. L'apaisement ressenti par ces populations quant à leur avenir politique les a amenées à ne s'occuper, pour le moment, que des questions relatives à leur existence pendant la guerre.

Toutefois, elles n'ont pas manqué de rendre loyauté pour loyauté : elles ont collaboré avec la France Combattante et la Grande-Bretagne dans toute la mesure de leurs moyens, à l'effort de guerre en Orient. Non seulement aucun acte hostile n'a été signalé sur les territoires libano-syriens, mais des volontaires et des travailleurs se sont engagés en grand nombre dans les armées alliées.

Dans tous les domaines, les Libanais et les Syriens témoignent donc de leur attachement, de leur loyalisme et de leur confiance.

M. Alfred Naccache, Président de la République libanaise, répondant au général Catroux, a dit :

« Le sort du Liban demeure lié, dans les heures dramatiques que vit l'humanité, à celui de la libération française et de la victoire finale. Le jour viendra où, dans un monde arraché aux violences de la guerre, le Liban pourra, avec le concours de sa grande et généreuse alliée, accomplir ses destins et remplir sa mission dans l'Orient méditerranéen. »

Hertzog

EST MORT

L'homme qui voulait la neutralité de l'Afrique du Sud à tout prix, dans la guerre actuelle, est mort dans la ville du Cap. Le destin, qui a parfois de ces ironies, n'a pas voulu que le général Hertzog vécût jusqu'à la fin de ce conflit et assistât au triomphe d'une cause qu'il ne voulut pas appuyer loyalement. En 1899, lors de la guerre du Transvaal, James Hertzog était un jeune patriote boer plein de feu et d'enthousiasme. Il fut l'un des chefs de la révolte et eut pour compagnon de lutte un autre chef, non moins acharné que lui : Jan Smuts. Ils ne devaient pas suivre le même chemin jusqu'au bout. Tous deux accédèrent aux plus hautes charges de leur pays. Tous deux devinrent présidents du Conseil des Ministres de l'Afrique du Sud. Mais si Smuts voulut que son pays, devenu membre de la famille britannique, demeurât fidèle à l'Empire et collaborât loyalement avec les autres Dominions, dans les beaux comme dans les mauvais jours, lui, Hertzog, s'évertua par contre à faire triompher une politique diamétralement opposée à celle de son ancien compagnon d'armes. Il présida le gouvernement sud-africain pendant une longue période et se trouvait à la tête de l'opposition lorsque éclata la guerre en 1939. Il voulut alors faire triompher sa politique de neutralité à tout prix. L'Afrique du Sud, selon lui, n'avait rien à voir dans cette guerre. Ses collègues du parti approuvèrent une motion qui fut présentée au Parlement. C'est alors que le « général » Smuts se montra à la hauteur de sa tâche. Son intervention convainquit le Parlement qui rejeta la motion Hertzog. L'Afrique du Sud déclara la guerre à l'Allemagne et se rangea aux côtés des membres de l'Empire. On sait, depuis, ce que ce pays a fait pour la victoire commune. Les volontaires sud-africains, de toutes les races et de toutes les couleurs, se couvrirent de gloire en Ethiopie et en Libye. Mais même après l'entrée en guerre de l'Afrique du Sud, Hertzog ne désespéra pas de faire encore triompher sa politique : il présenta au Parlement, en janvier 1940, une nouvelle motion tendant à mettre fin à l'état de guerre avec l'Allemagne. C'est alors que Smuts lui adressa la cinglante et fameuse réplique par laquelle il l'accusait de faire pour l'Allemagne plus qu'un Allemand et comparait sa motion à un chapitre de « Mein Kampf ».

Le seul but des Nations Unies :

DÉTRUIRE L'ENNEMI

nous dit M. DEWITT MACKENZIE

le célèbre commentateur de l'Associated Press.

Avant d'être correspondant de guerre, Toby Wyant travaillait, toujours pour l'Associated Press, dans une ville des Etats-Unis. Tous les soirs, les journaux locaux paraissaient avec, en première page, l'éditorial de M. Dewitt Mackenzie. Parfois, pour une raison ou pour une autre, le « papier » de Mackenzie n'arrivait pas à temps. Alors, le malheureux Toby devenait fou : cinq, dix, cinquante coups de téléphone le faisaient sursauter, et il ne pouvait que balbutier des excuses confuses aux dizaines de voix indignées qui demandaient à l'unisson : « Quelle espèce d'organisation est la vôtre ? Où est donc l'article de Mackenzie ? »

— J'ai été bien heureux lorsque j'ai quitté cette ville, nous dit Wyant.

Mais il suffit de converser quelques minutes avec Dewitt Mackenzie pour se rendre compte que l'impatience de ses lecteurs est plus que justifiée.

Ce grand journaliste écrit pour l'Associated Press depuis 1910. Il a effectué à plusieurs reprises le tour du monde. Chaque fois que, dans un coin quelconque de la terre, il s'est passé un événement important, Mackenzie a effectué le déplacement, ou bien il a rassemblé une documentation complète, qu'il a présentée à ses lecteurs, agrémentée de ses commentaires éclairés. Aujourd'hui, plus de huit cents journaux, aux Etats-Unis, sans compter ceux du Canada, d'Australie, d'Afrique du Sud, publient régulièrement les analyses serrées, exactes, précises, dont Mackenzie semble détenir le secret.

Nous avons eu la chance de pouvoir nous entretenir pendant plus d'une heure avec M. Mackenzie, qui a bien voulu satisfaire notre curiosité. Ce n'est pas la première fois qu'il vient en Egypte. En 1916, il avait visité la vallée du Nil où il fut l'hôte du général commandant en chef, Sir Archibald Murray. Sa Hautesse le Sultan Hussein lui accorda une audience : la conversation entre le souverain et le journaliste dura une heure et quart, au grand étonnement du personnel de la Cour, habitué aux entrevues très courtes qu'aimait accorder Sa Hautesse.

— Je me trouvais en Egypte, lorsque les Turcs attaquèrent le canal de Suez. Environ un siècle auparavant, Napoléon avait entrevu la possibilité d'une expédition, dirigée contre la vallée du Nil, à travers les déserts de l'Asie Mineure. Les experts militaires furent depuis unanimes pour nier une pareille possibilité. Mais Sir Archibald eut foi en l'infaillibilité stratégique de Napoléon : cette fois sauva l'Egypte.

— Vous voyagez sans doute très souvent.

— Oui, quoique j'estime que, pour se faire une idée claire d'une situation mondiale, il vaut mieux rester en un endroit où l'on peut recevoir les nouvelles de partout. On est mieux placé ainsi, pour tirer des conclusions impartiales et réalistes.

— Avez-vous visité l'Europe continentale juste avant la déclaration de la guerre ?

— En 1938, je me trouvais en Grande-Bretagne. Un beau jour, j'appris que M. Chamberlain avait pris l'avion pour se rendre à Berchtesgaden, afin d'avoir une entrevue avec Hitler. A mon tour, je partis par la voie des airs pour l'Allemagne. C'est ainsi que je pus suivre de près tous les développements dramatiques qui ont précédé la déclaration de guerre. Je demeurai en Allemagne assez de temps pour suivre la seconde entrevue Chamberlain-Hitler à Godesberg, à la suite de laquelle eut lieu la signature du fameux pacte de Munich.

Lorsque Hitler effectua son entrée en pays sudète, je me précipitai à sa suite. Là, je devais être l'objet d'une surprise agréable. C'était dans la petite ville d'Egar. Le Führer devait prononcer un discours, et, à cette occasion, la grande place grouillait de monde. Il y avait au bas mot 10.000 personnes qui se pressaient en attendant de voir apparaître sur l'estrade la silhouette du « conquistador ». Soudain, je me trouvai nez à nez avec un monsieur que son aspect, sa démarche faisaient apparaître comme un étranger, et plus particulièrement un Américain. Je l'abordai et lui dis :

— Hello ! Je m'appelle Mackenzie, de l'Associated Press.

Il me répondit :

— Hello ! Je m'appelle Edward Kennedy, également de l'Associated Press.

J'en eus le souffle coupé...

— Etes-vous demeuré longtemps en pays sudète ?

— J'y effectuai une tournée, et après avoir vu tout ce que je voulais voir, je poursuivis mon voyage à travers la Pologne, les Balkans, la Grèce, et finalement l'Italie. En 1939, j'étais de retour aux Etats-Unis. Mais après trois ans de séjour chez moi, j'ai senti de nouveau des fourmis dans les jambes. J'ai voulu voir la guerre d'un peu plus près : c'est pour cette raison que vous me voyez ici.

— Que pensez-vous de la situation morale de l'Italie ? Avez-vous relevé quelques indices intéressants, du point de vue de la guerre, au cours de votre séjour là-bas ?

Le peuple italien partage unanimement deux sentiments majeurs : horreur de la guerre et haine envers Hitler. Les traitements infligés par les Nazis aux Juifs, aux Catholiques, aux Protestants, ont indigné la grande majorité des Italiens. Les nouvelles générations, dopées par l'éducation idéologique fasciste, font preuve d'une attitude moins catégorique. Mais toutes les personnes raisonnables avec lesquelles j'ai eu l'occasion de m'entretenir m'ont laissé une impression très nette, qui me permet de vous dire : l'Italie est psychologiquement prête à « sortir de cette guerre » et à en attendre la conclusion avec l'espoir de voir les Alliés remporter la victoire

— Pensez-vous que le peuple italien se révoltera contre ses maîtres fascistes et nazis ?

— Cette éventualité est probable. Le prince Umberto...

— Excusez l'interruption, mais, à notre avis, le prince Umberto ne pense qu'à s'amuser, et le monde a renoncé à voir en lui l'adversaire déterminé du fascisme qui soulèvera toute la nation.

— Permettez, j'ai eu des conversations très intéressantes avec des personnalités auxquelles je fais plein crédit. Umberto n'est plus le « playboy » d'il y a dix ans. Je sais qu'aujourd'hui il a pris nettement position contre le fascisme et les leaders fascistes. Il se rend compte que l'Italie peut encore se sauver du désastre. N'oubliez pas que pendant ces derniers temps, la guerre s'est dangereusement approchée de la péninsule. Tous les Italiens, j'en suis sûr, attendent le jour où ils verront les troupes britanniques et américaines débarquer dans leurs ports.

— A propos de troupes américaines, avez-vous été rendre visite à celles qui sont actuellement stationnées en Grande-Bretagne ?

— Oui, j'ai passé quelques heures en compagnie des soldats des Etats-Unis. Ils étaient mécontents, très mécontents. Ils ne tiennent plus ; ils veulent de l'action, ne demandent qu'à se battre. Notre aviation, basée en Angleterre, coopère étroitement avec la R.A.F. dans le martèlement organisé de l'Allemagne et des territoires occupés.

— Etes-vous partisan de la théorie de Severski qui prétend que cette guerre doit être gagnée dans les airs ?

— Je ne pense pas que la décision puisse être remportée par l'aviation seulement. La guerre sera gagnée par une parfaite coordination des trois armes : armée, marine et aviation. Cependant, j'entretiens la ferme conviction que si la Grande-Bretagne et les Etats-Unis arrivent à concentrer une puissance triple de celle dont ils disposent actuellement en bombardiers, s'ils emploient cette force à un martèlement organisé des 200 objectifs militaires vitaux pour l'Allemagne — bases et nœuds de communications — alors Hitler sera réduit à un tel état d'impuissance que l'invasion de l'Europe occidentale pourra être tentée avec un maximum de chances de succès.

— Alors, selon vous, la guerre pourrait finir dans un avenir assez rapproché ?

— Je pense que si la condition que je viens de vous énoncer est réalisée, la guerre pourrait être terminée à pareille époque l'année prochaine. La guerre contre l'Allemagne, j'entends bien. Quant au Japon, c'est une autre affaire. Il aura son compte après la destruction de Hitler.

— Les événements qui viennent de se dérouler en Afrique du Nord, comme en Extrême-Orient, démontrent que non seulement les Etats-Unis sont parvenus, en un temps record, à mettre sur pied une machine de guerre formidable, mais que l'assistance aux autres Nations Unies a été réellement effective. Cependant,

- **Le peuple italien partage deux sentiments majeurs : horreur de la guerre et haine envers Hitler.**
- **Tous les Italiens attendent le jour où ils verront les troupes alliées débarquer dans leurs ports.**
- **La guerre contre l'Allemagne pourrait être terminée à pareille époque, l'année prochaine.**
- **Le Japon aura son compte après la destruction d'Hitler.**
- **Le peuple des Etats-Unis est partisan de la politique « Tout pour la Russie », « Tout pour la Chine ».**



d'après certaines informations, il semble que la Russie et la Chine n'aient pas, jusqu'à maintenant, reçu le flot de matériel qu'elles attendaient. Pouvez-vous nous dire quel est, à cet égard, le sentiment du peuple des Etats-Unis ?

— Je commencerai par répondre à votre seconde question. Le sentiment généralement partagé par tous mes compatriotes est le suivant : aujourd'hui, les Nations Unies combattent côte à côte dans un seul but : détruire un ennemi puissant, rusé, sans scrupules, qui est en même temps l'ennemi de l'humanité. Les questions politiques, idéologiques, ont été complètement mises de côté. Le peuple des Etats-Unis est partisan de la politique : « Tout pour la Russie », « Tout pour la Chine ». Ces peuples se battent admirablement et accomplissent des miracles d'héroïsme et de sacrifices, apportant à notre lutte une lourde contribution de sang et de souffrance. Par conséquent, il n'est pas un Américain qui ne demande à grands cris à son gouvernement de multiplier ses efforts, afin que le matériel fabriqué dans nos usines s'achemine, en quantités toujours croissantes, vers nos vaillants alliés.

Maintenant, nombreux sont en Amérique ceux qui reconnaissent que, jusqu'à présent, les ravitaillements à la Chine et à l'U.R.S.S. n'ont pas été aussi considérables qu'ils auraient dû l'être. Mais cette constatation doit être accompagnée d'autres considérations qu'il ne faut pas négliger. Lorsque les Etats-Unis ont été directement attaqués, ils venaient à peine de mettre au point les lignes générales de leur industrie de guerre. Nous sommes une grande nation industrielle, soit. Mais sur le plan « outillage militaire », nous avons dû partir de zéro. Nous avons dû équiper une armée, une aviation, une marine imposantes, et en même temps envoyer des quantités croissantes de matériel à nos alliés. Nous n'avons pas un seul instant cessé de tendre tous nos efforts, pour faire sentir notre coopération active au peuple britannique, à cet admirable peuple qui a étonné le monde par le courage et la ténacité avec lesquels il a enduré de terribles épreuves.

Prétendre qu'il y a déficience de notre part serait, par conséquent, aller au delà de la réalité. En toute honnêteté, j'estime que nous avons toujours atteint la limite du possible dans notre effort de venir matériellement en aide à nos alliés. Pour le cas particulier de la Chine et de la Russie, nous nous butons constamment contre la terrible difficulté des transports. Il n'est pas un homme au monde qui ne puisse manifester autre chose que de l'admiration pour les tentatives continuelles et répétées, presque toujours couronnées de succès, de notre marine marchande, lançant un convoi après l'autre dans l'enfer de la route maritime de Mourmansk.

— « L'Amérique fait la guerre », nous disait votre collègue Larry Allen, quelques jours avant l'expédition de Tobrouk. A propos, comment la nouvelle de la capture de Larry a-t-elle été accueillie en Amérique ?

— Larry Allen est considéré chez nous comme l'un des meilleurs journalistes de notre temps. Toute l'Amérique s'était passionnée pour ses récits vivants et pittoresques des combats qui se sont déroulés en Méditerranée. Lorsqu'il fit une indigestion d'eau de mer et d'huile, après le naufrage du « Galatea », les Américains commencèrent à penser que Larry était l'enfant de la Chance, qu'il était invulnérable. Il fit rire tout le monde, de l'Atlantique au Pacifique, lorsqu'il revint aux Etats-Unis prendre des leçons de natation.

Mais le jour où la nouvelle nous parvint que sa bonne étoile l'avait abandonné et qu'il n'était pas revenu de l'affaire de Tobrouk, les bureaux de l'Associated Press furent pris d'assaut. On voulait à tout prix avoir des nouvelles de Larry : était-il blessé ? Avait-on reçu confirmation de la nouvelle annoncant sa captivité ?

Tenez, mes collègues d'ici m'ont prêté sa machine à écrire ; je m'en sers pendant mon séjour en Egypte.

●

Pensivement, il tapote le couvercle gris de la machine à écrire de Larry. Le spectacle du monde en convulsions, la froide analyse des événements n'empêchent pas le « columnist » de se souvenir, de s'émouvoir et d'espérer.



Installé au haut d'un rocher, Sir Bernard Montgomery, commandant en chef de la Huitième Armée, prend une légère collation dans le désert, au cours de son avance triomphale.

2-3 Novembre - Avec les chars britanniques

L'ENFER DU CROISSANT

par ANDRE GLARNER

Correspondant de guerre de l'« Exchange Telegraph »

Le général Montgomery, au cours de l'interview qu'il accorda aux correspondants de guerre à son état-major d'opérations, leur fit part de son étonnement de la rapidité de l'effondrement des Allemands. Ce fut la trouée qui fut opérée par nos unités blindées et notre artillerie, le mardi 3 novembre, qui entraîna le mouvement général de recul de l'Afrika Korps.

André Glarner, correspondant de guerre de l'« Exchange Telegraph », qui assista à ce choc prodigieux de trente-six heures, entre les chars d'assaut, en fait le récit suivant.

Le ciel était un plafond de mitraille. Du haut de la crête, surplombant un croissant, limité à l'est par une série de dunes de sable durci, Rommel a parmi quelques arbustes, flore du désert, terré ses chars et ses canons de 88 mm. au tir rapide, précis, meurtrier et « perçant ». D'énormes tranchées ne laissent apercevoir que la gueule du canon ou la tourelle du char. Ayant ainsi disposé ses tanks, le général-maréchal se croyait dans une position stratégique invulnérable. On verra par la suite qu'il n'en fut rien.

Les Britanniques, avec leur flegme coutumier, ont fait passer leur armada de cuirassés terrestres à travers le large couloir ouvert par les sapeurs du génie. Toute la nuit, sous le feu meurtrier de l'ennemi, que favorisait la lueur d'un incendie, ces héros obscurs, courageux par atavisme et plus encore par devoir, ont désamorcé un par un les engins meurtriers. Détecteur en mains — appareil similaire à celui qui, dans la marine, signale la présence des sous-marins — ils trouvèrent rapidement la mine, aussi bien camouflée fut-elle. Alors, avec la précision d'un horloger, réparant le mouvement compliqué d'un chronomètre de précision, chaque homme enlève la fusée. La mine est devenue un objet inoffensif. Plus de deux mille furent ainsi désamorcées dans le couloir qui permit aux chars d'assaut de passer. Lentement, avant l'aube, ils avancent timidement dans la nuit étoilée, et prennent position à l'intérieur du « croissant ». Devant eux, les Allemands attendent, avec toutes leurs bouches à feu, le moment propice pour ouvrir la canonnade : au-dessus, la Royal Air Force, maîtresse de l'air, commence son bombardement.

Lorsque nous arrivons sur le haut de la colline qui surplombe le champ de bataille, le spectacle est terrifiant. Mon camarade, le capitaine Charlton, enfant de la balle du journalisme, fils de journaliste, élevé dans Fleet Street, est venu distribuer ses journaux. Directeur-rédacteur en chef du Journal de la VIIIe Armée, il estime que son devoir est d'apporter sa feuille aux hommes qui se battent. Il va de char en char. Oh ! la distance n'est pas grande entre chaque « bastion » — trente, quarante mètres peut-être. Ils forment, sur un front de quelque deux mille mètres, la plus formidable des forteresses. Le général Lumsden, un de Gaulle anglais qui commande le 30e Corps, voit mon camarade : « C'est très bien, lui dit-il. Donnez-moi un exemplaire. » Il jette un rapide coup d'œil, remonte dans son char, sous le feu de l'ennemi. Le commandant du corps lira « son » journal. Les artilleurs à leurs moments de repos font de même. L'un d'eux s'enquiert de la situation à Stalingrad. « Dites aux camarades russes qu'on fera comme eux ! »

Jamais encore on n'avait assisté à une telle bataille entre chars d'assaut. L'Anglais, cette fois, veut, et parviendra à déloger l'ennemi. Mais à quel prix ? Il est tout aussi brave que notre poilu, et lorsqu'il se bat pour son pays, il fait le sacrifice de sa vie. Du point d'observation où je suis, je n'ai même pas besoin de faire appel à mes jumelles.

Les chars prennent feu, l'artillerie anglaise déverse des tonnes de mitraille sur la fière division des *Panzers*, les incendies illuminent le ciel, les explosions se succèdent. Le vacarme est effrayant. Les obus anglais passent au-dessus de nos têtes peu après leur départ. Ceux des 88 mm. allemands s'écrasent sur tous les obstacles qu'ils rencontrent sur leur trajectoire dans leur course presque à ras du sol. Ils n'éclatent pas, mais percent les plus fortes armures. Dans la dernière guerre, on pouvait se protéger sous les plus terribles bombardements en se blottissant dans un trou d'obus, car très rarement un obus tombe à la même place. Dans un profond cratère, on était presque totalement en sécurité. Ici, c'est différent, et ce bruit infernal ressemble à s'y méprendre au passage des trains rapides, se succédant à quelques secondes d'intervalle, sous la verrière d'une gare, à 120 ou 130 à l'heure. Je m'attends presque à entendre le chef de gare s'écrier : « Dijon ! Les voyageurs pour Laroche et Paris, en voiture ! »



Deux prisonniers allemands, capturés par un officier britannique qui les a installés sur le capot de sa voiture. Il les conduira ainsi vers un camp d'internement.

Un commandant de char sort sa tête de la tourelle... elle vole à cinquante mètres. Des chars sautent, d'autres sont blessés à mort. Petit à petit, les panzers sont démolis : certains volent en éclats. Les canons anglais et les Sherman continuent leur travail destructeur.

Une escadrille de bombardiers nous survole. Un moment d'hésitation et nous nous demandons intérieurement : « Sont-ce les nôtres ? » Nous pouvons, dans ce ciel lumineux, suivre la trajectoire des bombes. Elle paraît courte. Les explosions se succèdent, des incendies s'allument, d'immenses flammes semblent vouloir lécher le ciel. De nouveaux chars et canons allemands sont détruits. Des hommes sont écrasés sous des tonnes de bombes, tout comme ceux de Verdun, victimes du bombardement ou des mines souterraines — la tranchée des baïonnettes surgit à mon esprit. Mais l'heure de la pitié est passée. Même un Allemand mort est un être nuisible, et bien des morts ont été assassinés par des cadavres. Le Boche avait placé des mines explosives dans les entrailles entr'ouvertes de ses morts. Touchez-les ou essayez de leur donner une sépulture plus convenable, dans le fossé, sur le bord de la route, vous sautez. « La charogne de cadavre a tué un être vivant », comme disait Baudelaire.

Seul un cerveau allemand est capable de mettre sur pied un tel stratagème de guerre : il en avait fait l'expérience sur le cadavre d'un âne écrasé d'abord, là-bas, près de Forbach. Trois Français furent tués. Plus tard, lorsqu'il dut évacuer la forêt de la Warnt, « il modernisa son invention » et, pour la première fois, plaça une bombe dans un cadavre humain. Le colonel de la 2e D.I.N.A. (Division d'Infanterie Nord-Africaine), qui eut tant à souffrir des pièges meurtriers allemands, me raconta lui-même cet exploit, et bien d'autres encore. Il est vrai qu'en mai, lors de la percée de Sedan, l'Allemand n'hésita pas à niveler la route couverte de morts et de blessés, en faisant passer ses chars d'assaut, pour préparer le passage de l'artillerie ! Le blitzkrieg dans toute son horreur était déjà au point.

Au crépuscule, la bataille se poursuivait.

La nuit fut plus meurtrière encore. L'Anglais tenait au sol. La R.A.F., aidée de l'aviation américaine, continuait à déverser sa cargaison de bombes. Le matin, l'Allemand était vaincu. Le général Montgomery et le vice-maréchal de l'air Coningham avaient gagné la bataille du Croissant. On en verra plus loin les conséquences. Rommel n'était plus le général invincible.

La retraite commença. « Tirez, tirez, détruisez l'ennemi », avait dit Montgomery dans un ordre du jour.

L'Anglais tira, tira, et gagna...

Mais revenons en arrière. Sur la colline où j'attends toujours Warwick Charlton qui distribuait ses journaux sous la mitraille, une foule de prisonniers passait. Je les ai revus, ces milliers de prisonniers sur la route, à bord des camions capturés, en suivant l'avance de l'armée victorieuse vers Matrouh. Elle subit des retards à Dabaa et à Fouka, à Marsa-Matrouh et à Sidi-Barrani même, mais ce n'étaient que des engagements d'arrière-garde. Le 13, elle entrait à Tobrouk.

Les Italiens, que l'Allemand avait honteusement lâchés, étaient plus pitoyables encore. Ils se rendaient, ne pouvant subir un tel bombardement.

Les ouvriers des usines d'Angleterre et d'Amérique partagèrent la victoire des leurs. Jamais, depuis l'attaque du 16 juillet 1918, je n'avais assisté à un tel déploiement d'artillerie. Et je compris la tâche du Chancelier de l'Echiquier chargé de fixer le taux de l'impôt sur le revenu !

Un officier nazi, prisonnier, tenta de « crâner » jusqu'au bout : « Je préférerais être mort que prisonnier », dit-il à l'officier qui l'interrogeait. Et celui-ci de lui dire : « C'est très facile, mais répondez d'abord à mes questions. Après, vous choisirez l'arme que vous préférez. »

L'humour britannique ne perd jamais ses droits.

L'Allemand avait compris : aujourd'hui il est, en parfaite santé, dans un camp de concentration.

DU CAIRE A BENGHAZI

Au moment d'aller sous presse, nous recevons ces lignes de M. André Glarner qui font suite à l'article « L'Enfer du Croissant ».

La bataille du Croissant gagnée, l'Allemand ne tente plus qu'une seule opération : celle de rejoindre le plus rapidement possible la région d'Agedabia et d'El Agheila d'où il reprit son offensive en août et où il tentera d'arrêter l'armée d'Alexander.

Routes minées et détruites sont, dès lors, ses seules armes. Par-ci par-là, il tente des opérations partielles avec quelques canons et des hommes décidés à retarder notre avance. Rien ne lui réussit. Sidi-Barrani tombe le 11 novembre après un combat qui dura 36 heures, Solloum et Halfaya ne sont pas défendus si ce n'est par des mines et par le génie allemand qui, à la dynamite, a fait sauter des flancs de montagne. Le 13, les Sud-Africains vengèrent leur défaite en occupant Tobrouk que l'Allemand ne peut défendre, trop préoccupé à activer sa retraite. Il sait que les autos blindées des « Royals » ont fait un large mouvement tournant dans le désert et peuvent, d'un moment à l'autre, lui couper la route. Le 16 au matin, les autos blindées arrivent devant Derna mais ne peuvent franchir le col dont la route a sauté. Ce même après-midi, l'infanterie indienne occupait la ville. Deux jours après, nous entrons dans la riante petite bourgade de Giovanni Berta et le 19, dans l'après-midi, ce fut à Barce que nous campions dans une villa abandonnée.

Le grand centre agricole de Cyrénaïque nous laisse une bien pénible impression. Seuls quelques Arabes parcouraient la ville lorsque les hussards, les lanciers motorisés et les « chasseurs à pied » — King's Royal Rifles — en prirent possession. Hôtel, villas, bureaux, magasins avaient été abandonnés, les centaines de petites fermes de la riche vallée étaient vides, les colons, tout comme à Giovanni Berta et à Derna, avaient reçu l'ordre de partir et avaient été transportés à Benghazi pour être embarqués. Ils laissaient une œuvre admirable de 15 ans pendant lesquels ils avaient réussi de faire de cette terre inculte une terre de culture égale aux plus belles de nos provinces de France.

La grande place, d'habitude grouillante, était vide, bien que, normalement, ce fût jour de marché.

Nous ne pouvions nous attarder. Benghazi avait été, au dire de la radio allemande, abandonnée suivant un plan préconçu. Nous devions entrer avec les troupes motorisées. Dès le matin, les carrosses du marquis étaient prêts à s'ébranler : trois autos de correspondants de guerre, le studio ambulant de la B.B.C., faisaient partie du cortège qui allait affronter un périlleux voyage sur la route de 88 km. 500, semée de mines là où le génie destructeur de l'Allemand n'avait pas provoqué d'énormes éboulements qui coupaient entièrement la voie. Je me trouvais dans la première voiture aux côtés du marquis. C'était un authentique seigneur irlandais — capitaine du Service de la Presse qui commandait l'expédition. Nous appelions le marquis, plus familièrement, Georges. Le chauffeur, un fermier du comté d'Essex, les yeux fixés sur le macadam de la route, semblait suivre, avec la régularité de Sonja Henie dans un concours de patinage artistique, les traces imprimées sur la chaussée gluante et, hélas ! glissante de l'auto blindée qui nous précédait. Long temps d'arrêt, un char d'assaut venait de s'abîmer sur une mine enfoncée sous le macadam même par les services des artificiers allemands. Son immense chenille gisait sur la route. Nous dûmes la contourner.

A Tocra, la route minée avait sauté et nous obligea à un long détour que les sapeurs déblayaient au fur et à mesure des mines qui rendaient le parcours périlleux. Le nombre de celles qu'ils désamorcèrent se compte par centaines.

Avec leur esprit machiavélique, les Allemands les avaient cachées sous les bas côtés boueux à tel point qu'un simple dérapage risquait de nous envoyer dans un monde meilleur. Ce fut, toutefois, dans le défilé que le danger fut le plus grand. Nous dûmes, me dit un conducteur de char, effectuer de véritables virages en épingle à cheveux, sans dévier d'un centimètre. Avec nos lourds véhicules, ce n'est pas facile. On le conçoit aisément.

La route effondrée et coupée ressemblait à la piste de montagnes russes de Luna Park. Mais avec de la volonté on arrive à tout. A 5 heures, nous nous installions dans nos lits de camp dans des chambres bien propres mais entièrement vides, délabrées et où tous les carreaux avaient été brisés avec rage par les employés de la Municipalité de la ville qui les occupaient. Oh ! nous n'ouvrions pas les tiroirs de quelques commodes abandonnées. Benghazi comme toutes les autres villes abandonnées avaient été remplies d'embûches et de pièges. Un officier des hussards qui a fait toute la campagne et était à la bataille d'El Alamein perdit une jambe en ouvrant la porte. Un autre saute en ramassant un canif relié à une mine par un fil souterrain. Il ne fallait surtout pas toucher à un portrait du Duce, et si d'un geste rageur vous le dépendiez, la bombe placée derrière faisait explosion. Deux sergents furent gravement blessés par l'explosion provoquée par l'ouverture du tiroir de la table de cuisine.

Pendant tout ce long voyage, je me demandais si la plus grande punition qui pourrait être infligée à Mussolini ne serait pas de le promener dans cette fertile contrée où des milliers de colonisateurs avaient, en quinze ans, accompli un travail formidable.

Ces pionniers, venus sur une terre stérile, avaient fait de la vallée de Barce une des plus riantes et des plus riches d'Afrique, parce qu'ils avaient foi en leur chef. Cette foi religieuse pour le Duce se répercutait ici presque dans chaque ferme par des inscriptions flatteuses. Mais combien sonne faux aujourd'hui cette formule : « Duce, vinceremo ! » (Duce, nous vaincrons !). Peut-être, en parcourant cet admirable pays, créé par des hommes qui avaient en lui toute confiance, en assistant à la fin de l'Empire colonial italien, il se rendra compte où l'ont mené sa vanité et sa folie de grandeur. — A. G.

Pour ravitailler la Russie :

LA ROUTE DE L'ENFER

Le dimanche 13 septembre, à 11 h. 30 du matin, le matelot américain Herman vit les Allemands attaquer. Le convoi se trouvait dans l'océan Arctique, au large du Spitzberg.

La grisaille métallique de l'océan est mouchetée d'un horizon à l'autre des taches sombres des cargos alliés. Les navires de l'escorte, soulevant des gerbes d'écume blanche, passent rapides, filant vers un même point. Un bateau russe, frappé à mort, coule rapidement. Un autre cargo disparaît à son tour dans la mer glaciale. Ce sont les navires de guerre qui se chargeront du sauvetage.

Semblables à des mouettes rasant les flots, les avions lance-torpilles fondent sur le convoi. Invisibles, cachés par dix mille mètres d'atmosphère, les bombardiers font pleuvoir leurs chargements d'explosifs. La chambre des machines du bateau de Herman, frappée d'une torpille, explose. Une petite unité britannique, déjà surchargée de naufragés américains, hollandais, norvégiens et russes, recueille Herman et ses camarades. Le lendemain matin, transbordement, en pleine course sur un croiseur.

« 5, 17, 22, 30, 44 avions lance-torpilles approchent ». Les haut-parleurs ont aboyé l'annonce menaçante.

Herman entend les explosions se répercutant dans toutes les parties du navire. A leur tour, les gros canons de bord commencent à tonner. A table, attitudes diverses : un vieux matelot de Liverpool est plongé dans la lecture d'un bouquin et semble détaché de tout. Un cuisinier nègre jure affreusement. Les lumières s'éteignent.

L'officier de quart arrive dans l'obscurité et annonce : « Nous venons de dépasser un gros Heinkel ballotté par les vagues : le pilote nous a fait de grands signaux et a crié en anglais : « Attendez une minute ! »

Pendant toute cette nuit, les attaques aériennes ne cessèrent de déferler. Herman sentait l'enveloppe métallique du croiseur vibrer sous la pression saccadée des explosions sous-marines. Les Britanniques semaient leurs charges de profondeur. Pas une minute les sous-marins ennemis n'avaient cessé d'attaquer.

Le lendemain matin, Herman remonte sur le pont. Fasciné, il regarde le réseau de sillons blancs dont les torpilles rayent la mer. Un engin passe à une dizaine de mètres seulement de la poupe du croiseur.

Harassé, attaqué de toutes parts, martelé par les avions torpilleurs dont Herman peut voir les pilotes grimaçant dans leurs carlingues, le convoi poursuit sa route à travers la mer de Barentz.

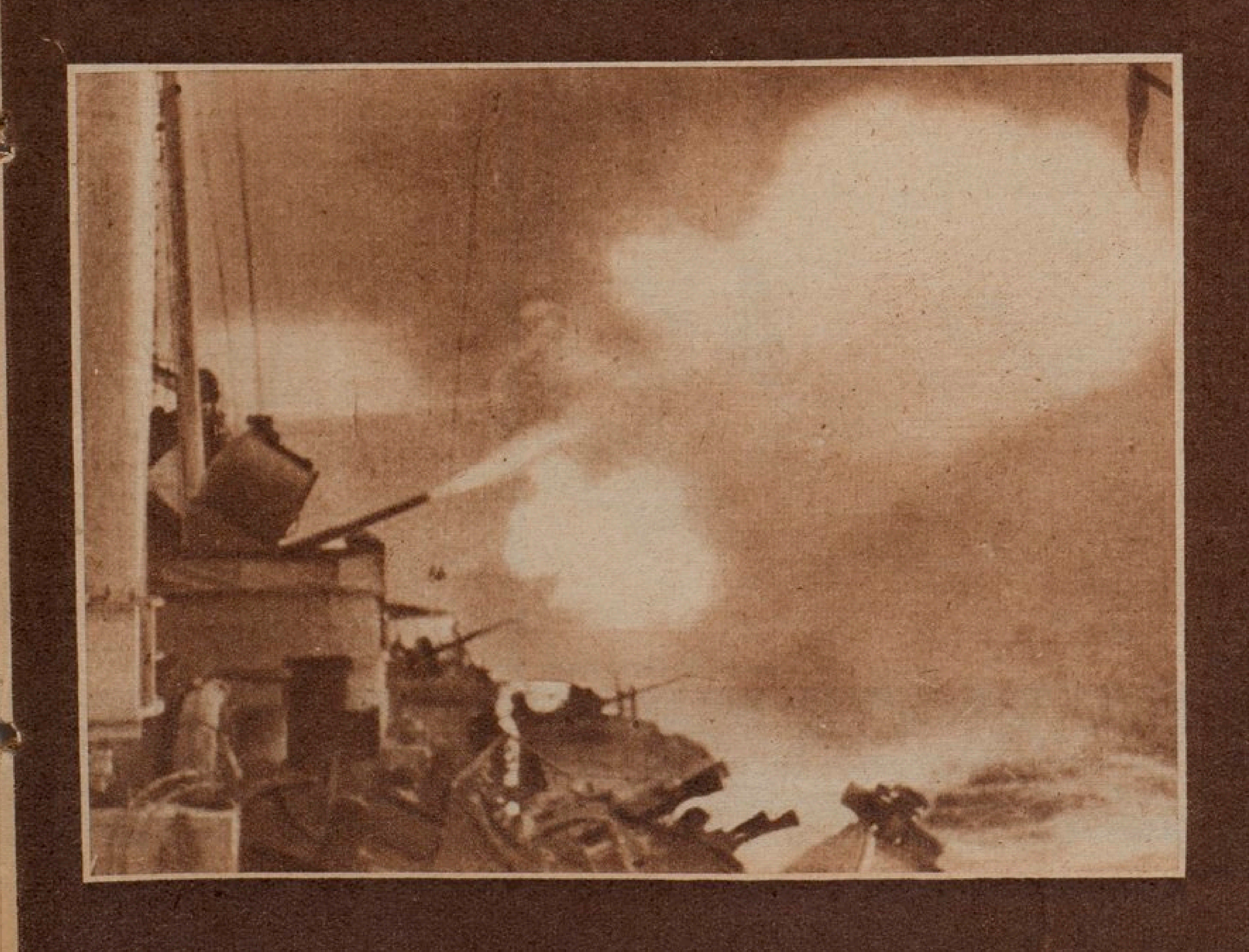
Quelques unités ont été perdues avec leurs chargements précieux, mais le gros du convoi atteint les eaux soviétiques, où des navires de guerre russes le rejoignent.

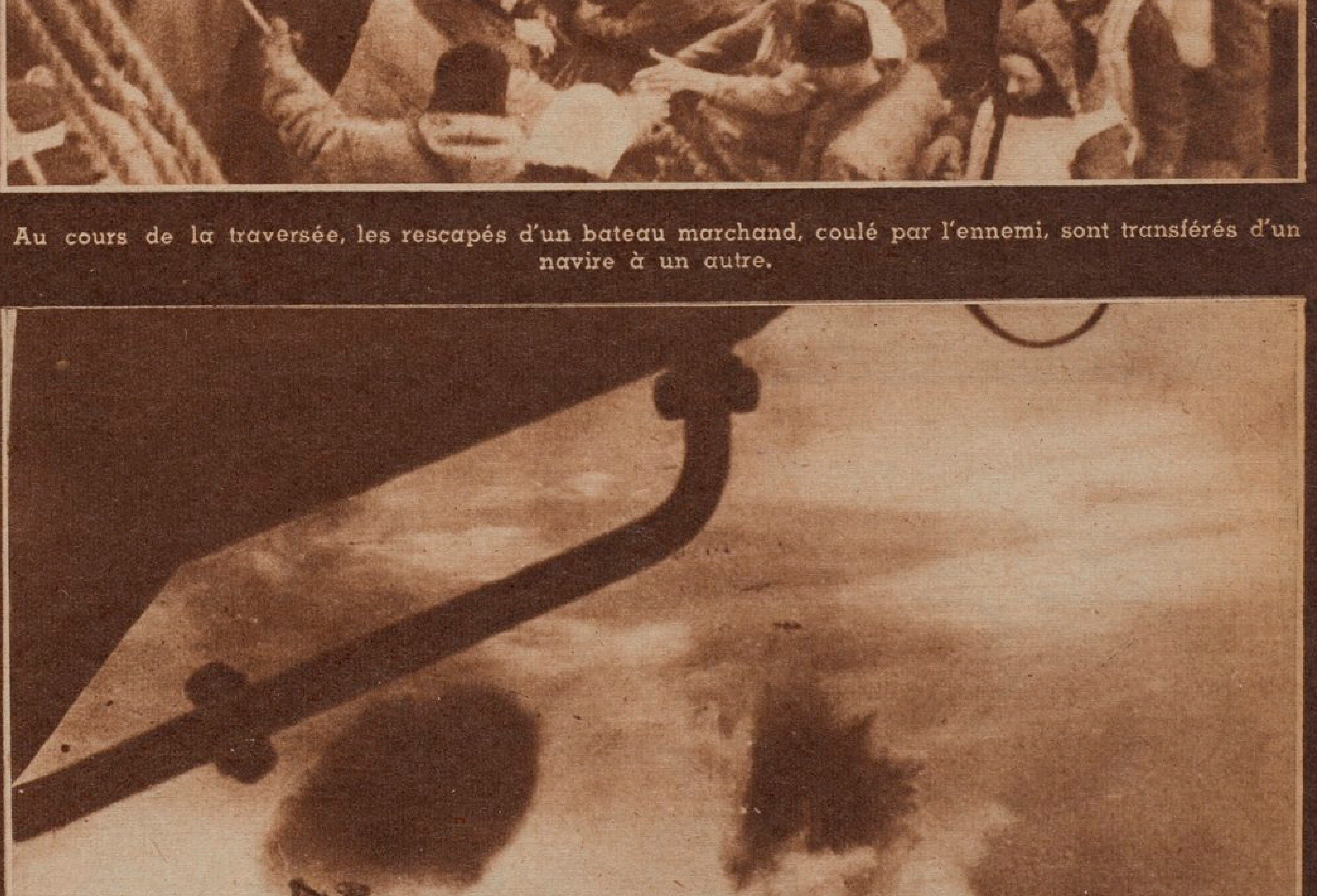
Une fois de plus, la route de l'Enfer a été parcourue.

Attaque à la torpille contre un porte-avions allié faisant partie du convoi. Un chapelet de bombes ennemies se perd dans l'eau, tandis que le vaisseau continue sa marche en avant.



Au cours de la traversée, les rescapés d'un bateau marchand, coulé par l'ennemi, sont transférés d'un navire à un autre.





Malgré les obus qui tombent de toutes parts, l'artillerie anti-aérienne continue de diriger ses explosifs contre les appareils ennemis.

Un bateau de guerre britannique, escortant un convoi en route pour la Russie, dirige ses feux contre les appareils adverses.

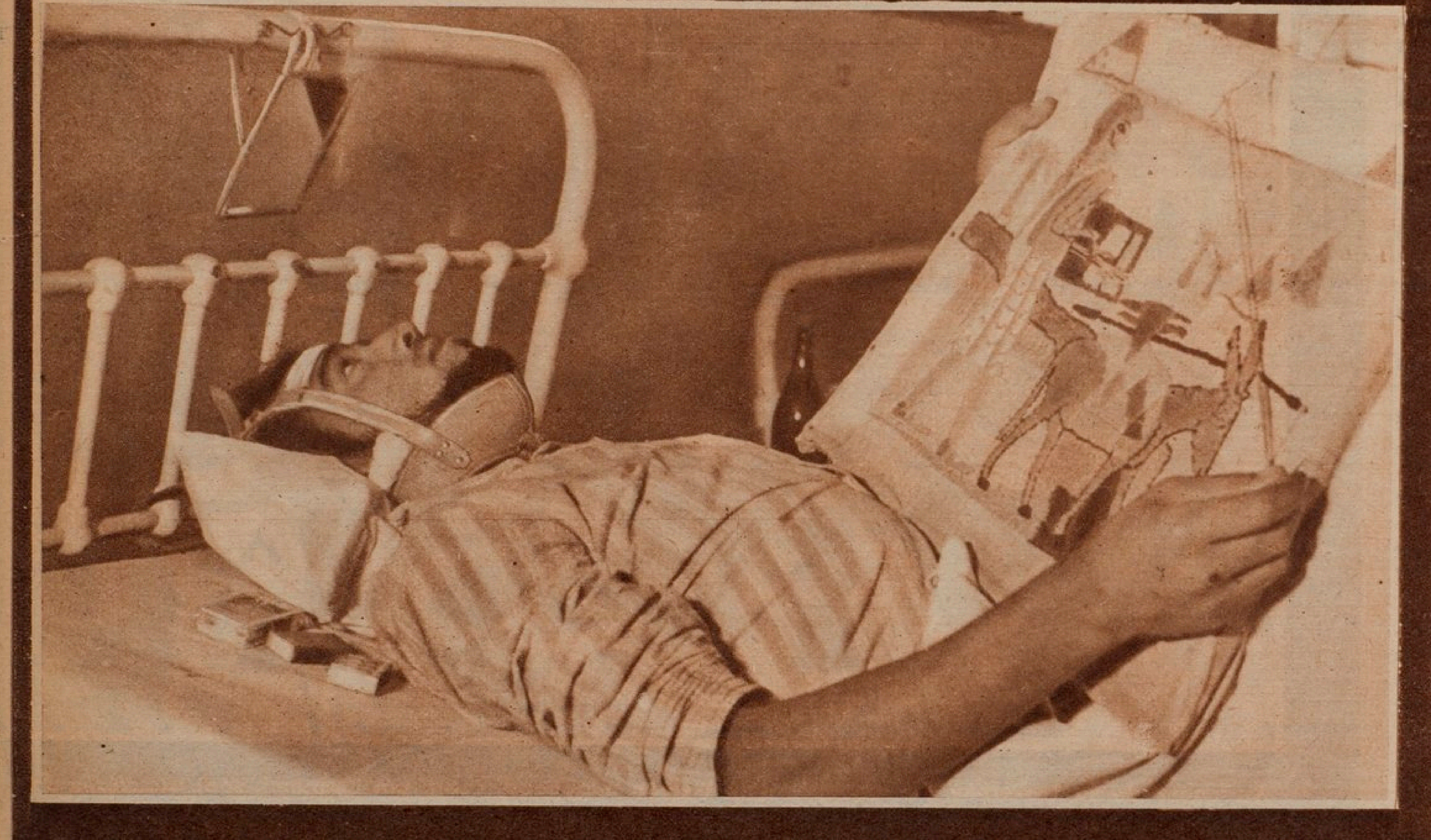


Un motif égyptien inspiré du dessin ci-contre et parfaitement exécuté par un blessé.



Une broderie qui pourrait figurer avec honneur dans n'importe quel atelier du genre. Elle a été copiée du dessin pharaonique publié ci-dessous.





Ne pouvant bouger la tête, ce soldat turc, engagé dans les forces françaises combattantes, se sert d'un miroir fixé au-dessus de son oreiller pour se livrer à son travail.

REEDUCATION DES BLESSES

Une heureuse initiative dans les hôpitaux du Proche-Orient

P…
ve d…
dats …
ce i…
d'ob…
vres …
la b…
élic…

De…
le.…
e, …
nique…
effic…

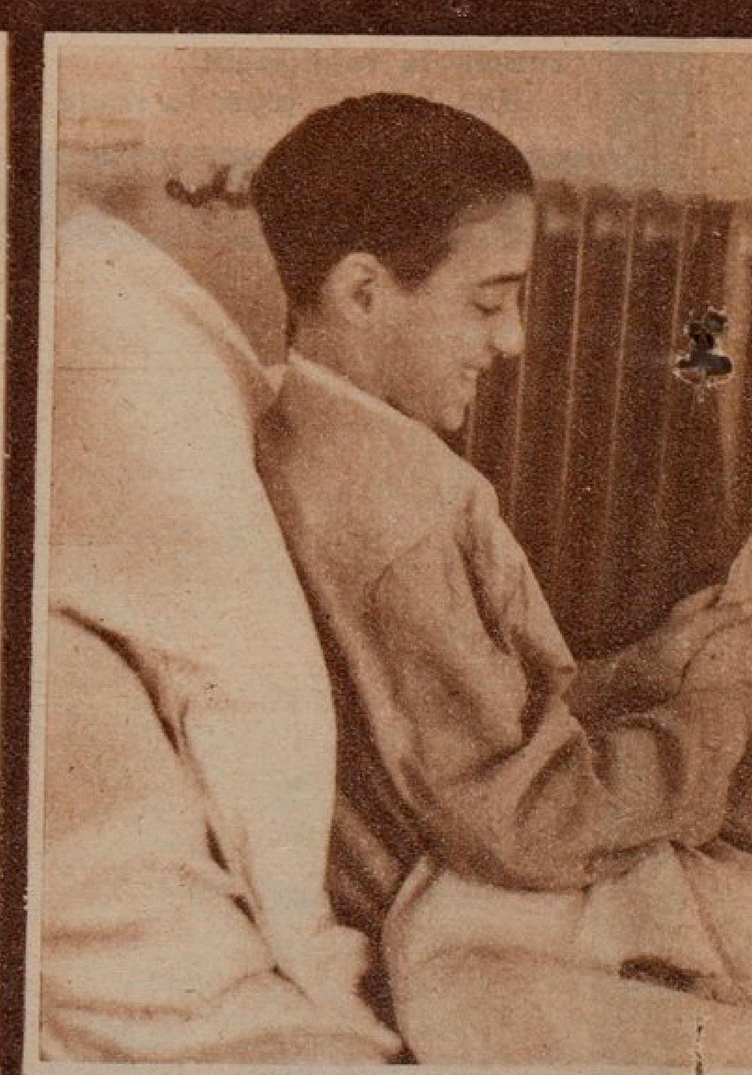
La…
déplo…
se d…
à l'h…



Avec la main gauche, ce blessé a acquis une véritable dextérité et se livre à sa tâche avec un intérêt très vif.



Un jeune Asiatique qui lutte dans les lignes alliées en train de terminer un dessin inspiré des murs de Thèbes.



Un jeune Grec, actuellement dans l'arm… avec joie à la broder…

ier



Une barque à voile qui ne manque pas d'allure.

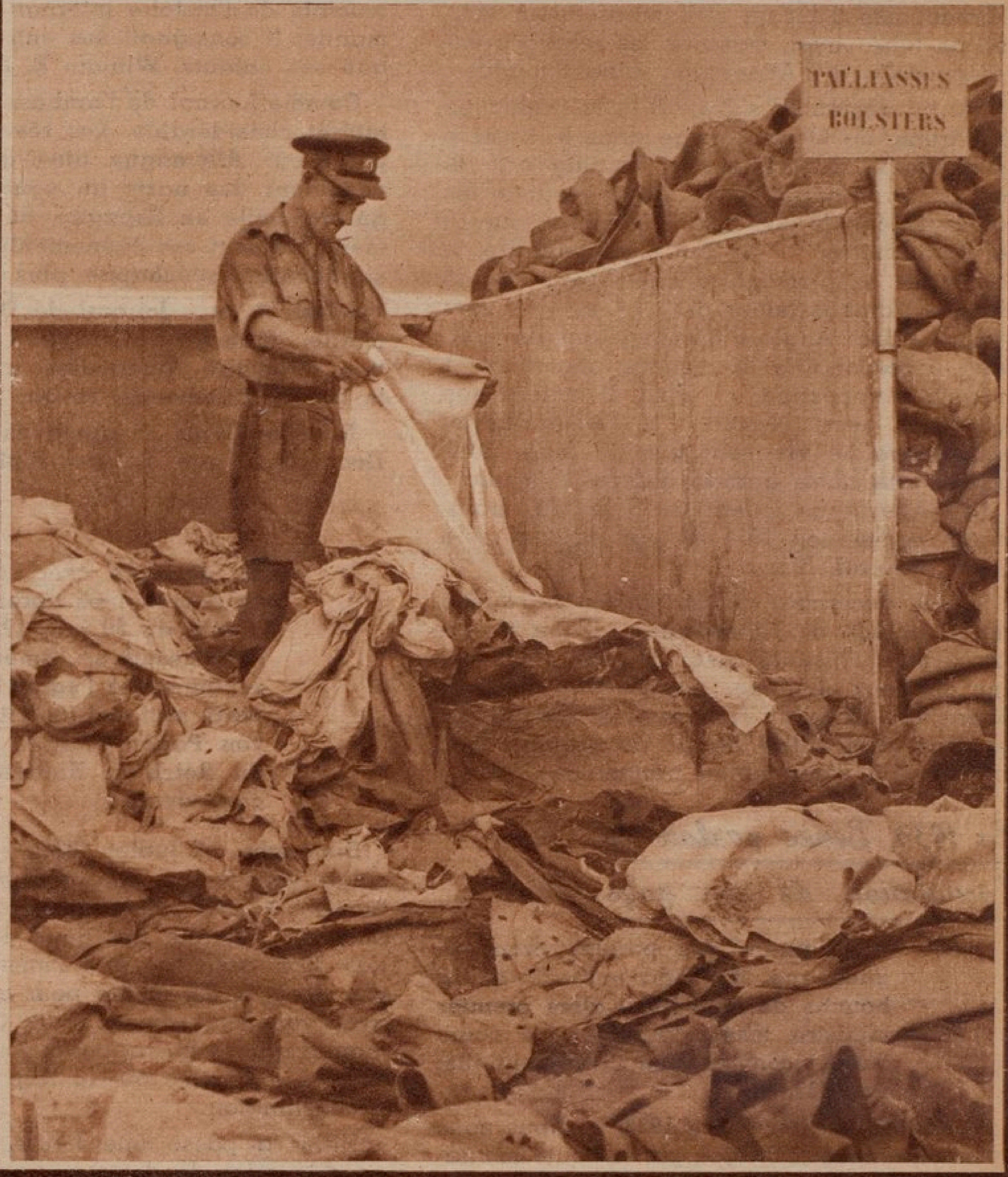


Une reconstitution qui a demandé un grand effort au blessé qui l'a exécutée.

Pour distraire les blessés, en même temps que pour prévenir une paralysie complète de leurs membres, une dame américaine, Mrs Lewthwaite, femme du major Lewthwaite, des Scots Guards, eut l'heureuse initiative d'organiser dans les hôpitaux du Moyen-Orient une section d'« occupation thérapeutique » pour les soldats condamnés à faire un séjour prolongé dans une chambre d'hôpital. Elle leur a enseigné, avec une patience inlassable, l'art de la broderie sur canevas et celui de la confection de divers objets utiles. Toutes sortes d'objets, désormais inutilisables pour l'armée, servent à fournir la matière première pour la fabrication d'œuvres qui ne manquent pas, ainsi qu'on le voit sur nos photos, de sens artistique. Au bout d'un certain temps, les blessés arrivent à confectionner des broderies qui pourraient figurer avec honneur dans n'importe quel atelier du genre.

De plus, les malades ressentent un bien-être particulier de trouver là une occupation à la fois agréable et utile. Quelquefois, avec un membre resté valide, ils se livrent à leur tâche durant plusieurs heures de la journée, et jusqu'ici plus de 10.000 patients ont été traités de cette façon dans plusieurs hôpitaux, tant britanniques que néo-zélandais, sud-africains et hindous. Le malade s'habitue ainsi à exécuter des mouvements très efficaces pour ses membres qui ne risquent plus, par leur inaction, d'être paralysés.

La promotrice de cette initiative s'est vu récompenser de la M.B.E. pour les efforts qu'elle ne cesse de déployer dans les hôpitaux du Proche-Orient, et les grands blessés lui sont très reconnaissants du mal qu'elle se donne pour les former à une occupation qui leur fait paraître moins long et moins ennuyeux leur séjour à l'hôpital.



Tous les rebuts servent de matières premières à la confection des broderies sur canevas ou de divers objets utiles.



...ans l'armée britannique, se livre lui aussi ...a broderie sur canevas.

Un grand blessé se livre à la confection de paniers qui seront d'un usage très pratique.



Voici Mrs Lewthwaite, entourée de quelques soldats sud-africains qui examinent les œuvres d'art exécutées par les soldats blessés.

HISTOIRE SECRETE
de la période d'avant-guerre

Extraits du « Journal » de

WILLIAM E. DODD

AMBASSADEUR DES ETATS-UNIS A BERLIN DE 1933 A 1937

Le 8 juin 1933, à 12 heures, la sonnerie du téléphone retentissait dans le bureau de William E. Dodd, à l'Université de Chicago : « C'est Franklin Roosevelt. Je voudrais savoir si vous êtes disposé à rendre un grand service au gouvernement. Je voudrais que vous soyez notre ambassadeur à Berlin. »

William E. Dodd, pris au dépourvu, demanda un délai pour réfléchir. Le Président dit : « Deux heures ; pouvez-vous prendre une décision pendant ce temps ? »

Cent vingt minutes plus tard, le téléphone sonnait à la Maison-Blanche : William E. Dodd acceptait le poste de Berlin. Le Président avait dit que sa mission pourrait prendre fin en hiver 1934. Dodd demeura à Berlin de juillet 1933 à décembre 1937. Pendant cette période cruciale de l'histoire internationale, il fut mêlé de près aux événements de la capitale allemande. Il consignait ses entretiens et ses observations au jour le jour, dans un « journal » que ses enfants, William E. Dodd jr. et Martha Dodd, ont finalement livré au public.

Comme journal de l'ambassadeur d'une grande puissance, le livre de M. Dodd offre un intérêt considérable. Les révélations qu'il contient éclairent d'un jour nouveau ce qui s'est passé en Allemagne, ainsi que dans les autres capitales européennes, à l'époque de l'avènement des nazis au pouvoir, du réarmement allemand, de la guerre d'Ethiopie, de la guerre civile en Espagne, du traité franco-russe et des diverses conférences du désarmement. Ce sont ces événements qui ont été les signes précurseurs du présent conflit et leur signification n'échappe plus à personne.

L'intérêt du « Journal de Dodd » est d'autant plus grand que l'auteur est un historien de mérite. Professeur d'histoire à l'Université de Chicago, il a été élu président de l'Association d'Histoire Américaine pour 1934. Il avait, au surplus, l'avantage de posséder à fond la langue allemande, ce qui lui permettait d'approcher directement les problèmes allemands.

Nous publions ici quelques extraits de son Journal se rapportant à la présente guerre que Dodd, ainsi que d'autres diplomates et hommes d'Etat ont prévue depuis l'année 1933.

Un avertissement de l'ambassadeur de France

L'une des premières visites reçues par M. Dodd après son arrivée à Berlin fut celle de M. François-Poncet, ambassadeur de France. L'entretien entre les deux diplomates est édifiant.

Mardi, 12 septembre 1933. — M. François-Poncet arriva une demi-heure en avance sur l'heure convenue et demeura quarante minutes... Il était clair depuis le début qu'il était ému. Il répéta une conversation très désagréable qu'il avait eue la veille avec le baron von Neurath (ministre allemand des Affaires Etrangères). Il était évident qu'ils n'étaient pas d'accord et l'ambassadeur voulait me faire savoir combien les relations entre son pays et l'Allemagne étaient tendues.

...Je lui demandai s'il avait lu la traduction de l'article de Lloyd George dans le numéro de dimanche du « Vossische Zeitung ». Il répondit par la négative. Je lui en résumai les points essentiels avec sa conclusion sur la dernière guerre : « Si tout était à refaire, je déciderais exactement ce que j'avais décidé alors ». L'ambassadeur dit : « Oui » et continua : « Les Anglais en viendront de nouveau à reconnaître la menace allemande à la paix européenne. » Puis, il réitéra son précédent avertissement : si l'Amérique et l'Angleterre ne viennent pas à l'aide, nous aurons une autre grande guerre. Il ajouta : « Les Allemands jouent avec le feu, maintenant comme en 1914, et j'ai dit tout cela à von Neurath hier. »

Je lui demandai alors s'il savait quelle était l'attitude de Hindenburg. Il me répéta exactement l'histoire qu'on m'avait racontée, une ou deux semaines auparavant : le Président voulait qu'un Hohenzollern montât sur le trône, que Hitler devînt chancelier, avec une espèce d'assemblée nationale...

En 1933, Bénès parlait de l'occupation de son pays

Ce furent des paroles prophétiques que M. Dodd entendit de la bouche de M. Bénès, alors premier ministre tchécoslovaque, au cours d'une conversation confidentielle, en 1933.

Vendredi, 1er décembre 1933. — Nous nous sommes rendus à Prague par la route montagneuse du sud-est...

A 6 heures 30, j'ai parlé confidentiellement avec Edouard Bénès, le Premier tchécoslovaque. C'est le président de l'ancienne Bohême, haïe pendant des siècles en Allemagne. Il n'est pas optimiste. Il croit que les Allemands sont déterminés à annexer au moins une partie de son pays, si ce n'est son pays tout entier ! Il doit rencontrer le ministre hongrois des Affaires Etrangères demain, puis il se rend à Paris où les rivalités italo-balkaniques seront discutées. Il me fit l'impression d'un homme très intelligent et prêt à combattre jusqu'au bout.

Von Papen déteste Gœring et Gœbbels

L'ambassadeur actuel de l'Allemagne en Turquie a eu beaucoup de démêlés avec les chefs nazis. Deux semaines après la purge sanglante du 30 juin 1934, il fit part à l'ambassadeur américain de ses sentiments à l'égard des leaders du parti national-fasciste. A l'époque, von Papen était le vice-chancelier du Reich et Hindenburg était encore vivant.



GŒRING

Dimanche, 15 juillet 1934. — Le vice-chancelier von Papen vint me rendre visite au bureau à midi. Pendant une demi-heure, il décrivit la terreur des deux dernières semaines. Son assistant et homme de confiance, von Bose, a été fusillé pour contact possible avec von Schleicher. Il était très ému et demanda que je ne rapporte rien de ses déclarations à la presse ou au Département d'Etat, à Washington.

Hitler a passé une heure avec lui, hier, pour le prier de demeurer au cabinet et de collaborer. Von Papen a répondu qu'il ne pouvait rien promettre pour le moment. Il fit part de sa haine pour Gœring et Gœbbels ; il dit qu'il demanda la preuve de la culpabilité de son assistant qui a été exécuté et d'autres qui ont été jetés en prison, la tête rasée et dans l'ignorance de ce qui leur adviendrait, un jour ou l'autre. C'est le traitement que Hitler réserve à ceux qu'il suspecte de lui manquer de loyalisme. Von Papen a beaucoup critiqué von Neurath « qui ne fait jamais rien ».

La voiture de von Papen ayant stationné à la porte de l'ambassade pendant une heure environ, les correspondants américains eurent connaissance de la visite et en firent part à leurs journaux. La police secrète allemande doit en savoir plus long en ce moment.

L'Allemagne se prépare

Avant même d'avoir quitté la S.D.N., l'Allemagne nazie réarmait en secret...

Mercredi, 15 août 1934. — A 12 heures, je rendis visite à l'ambassadeur François-Poncet, pour lui demander s'il possédait des informations plus concrètes que les miennes sur les vues belliqueuses du régime hitlérien.

...Au sujet du réarmement nazi, le Français précisa : un million et demi de soldats entraînés, un grand approvisionnement d'armes légères, et le but avoué de mettre à exécution les plans d'annexion pan-germaniques, à la première occasion possible. François-Poncet était pleinement convaincu, comme il l'était à la date de mon arrivée ici, il y a un an, que la France serait attaquée et que l'Alsace-Lorraine, l'Autriche et la Pologne occidentale seraient annexées. Il signala de nouveaux aérodromes à Mecklenbourg et un accroissement du nombre d'avions lourds. Il prédit qu'au cours du prochain hiver, le plébiscite de la Sarre serait l'occasion de la guerre. L'ambassadeur était très cordial.

Je retournai à mon bureau à pied. A l'aller, je m'étais fait conduire en taxi jusqu'à la porte de Brandebourg et j'avais marché de là jusqu'à l'ambassade de France, pour dépister la police secrète allemande. Je doute, cependant, d'avoir réussi. L'Allemagne nazie est certainement vigilante.

Schacht reconnaît les préparatifs allemands

L'ambassadeur Dodd entretenait des relations amicales avec le Dr Schacht, qui était responsable de l'économie du IIIe Reich. La conversation ne roulait pas toujours sur les dettes de l'Allemagne envers l'Amérique...

Mercredi, 19 septembre 1934. — Sur la demande de notre secrétaire d'Etat (M. Cordell



LAVAL

Hull), je rendis visite au Dr Schacht à 11 heures. Il fut très cordial. A peine arrivé, je déclarai très franchement que les relations entre nos deux pays ne pouvaient pas s'améliorer, tout le monde aux Etats-Unis étant convaincu que l'Allemagne se préparait à provoquer une autre guerre. Que pouvais-je faire d'utile à Berlin, si toute l'Allemagne s'acheminait vers un conflit mondial ou européen ? Si je dois échouer ici, ne serait-il pas préférable que je retourne définitivement dans mon pays ?

Il a répondu : « Vous ne devez pas vous retirer, cela ferait du mal. » Mais que peut faire quelqu'un, ayant mes opinions, dans un pays où l'atmosphère est si désagréable ?

Il dit alors : « Le monde entier est contre nous. Chacun attaque l'Allemagne et essaie de la boycotter. » « Oui, lui répondis-je, mais le moyen d'arrêter tout cela n'est pas de s'armer jusqu'aux dents. Si vous faites la guerre et la gagniez, vous perdrez plus que vous ne pourrez récolter. Tout le monde sera perdant. » Lorsqu'il déclara que l'Allemagne n'armait pas intensivement, je dis : « En janvier et février derniers, l'Allemagne a acheté aux fabriques d'avions américaines pour un million de dollars d'avions de guerre de haute classe et paya en or. » Il parut embarrassé et était sur le point de contester, mais voyant que j'allais produire un document, il se reprit : « Oui, je suppose que vous savez tout ce qui concerne cette affaire, mais nous devons armer. »

Il reconnut ensuite que le parti hitlérien est absolument belliqueux et que le peuple également est prêt et désireux de combattre. Il n'y a que quelques fonctionnaires du gouvernement qui réalisent le danger et s'y opposent. Il conclut ainsi : « Mais nous retarderons la guerre pendant dix ans. Peut-être, alors, pourrons-nous l'éviter. »

Les Polonais ne se leurraient pas

En 1933, un pacte avait été conclu entre l'Allemagne et la Pologne. Toutefois, l'ambassadeur polonais à Berlin ne se faisait pas d'illusions sur la valeur de ce pacte. Les événements de septembre 1939 devaient donner une confirmation dramatique à ses vues.

Samedi, 17 novembre 1934. — L'ambassadeur polonais, Lipski, est venu me rendre visite, après sa promotion de ministre au rang d'ambassadeur. Sa visite dura une heure environ. Il fut franc dans la discussion des relations germano-polonaises : « Le pacte de l'hiver dernier, dit-il, est seulement une affaire temporaire. L'Allemagne a l'intention de réannexer une partie de notre pays, les cartes affichées à travers l'Allemagne le démontrent clairement. J'ai protesté contre cela, il y a quelques jours, au ministère des Affaires Etrangères, mais je n'ai pas reçu de réponse satisfaisante. Les Russes et les Allemands négocient un traité commercial auquel est attaché, je pense, un pacte secret, politique et militaire. Ces négociations ont pour but principal d'isoler la France. » Il ne dit pas que c'était le même motif qui avait inspiré son gouvernement, mais il le laissa sous-tendre.

« L'Allemagne, a-t-il poursuivi, a l'intention d'annexer l'Alsace et la Lorraine, de larges portions de la Pologne, de même que l'Autriche et la Tchécoslovaquie. Alors, elle aura le contrôle des régions balkaniques et de toute la Baltique. L'Europe sera un domaine allemand, si elle réussit. » Il n'y avait rien de nouveau dans cela, mais, venant de quelqu'un qui a aidé son pays à humilier la France en 1933, c'était intéressant. Cependant, il était évident qu'il continuait à considérer la France et l'Angleterre comme le seul espoir des Polonais. Il croyait fermement dans le pacte franco-anglo-belge de juillet dernier. « La coopération entre les puissances occidentales, a-t-il ajouté, est la seule chance de salut pour tous les petits pays d'Europe. »

Entretien avec le président Roosevelt

Dès 1934, le président Roosevelt a prévu le présent conflit en Extrême-Orient. Pour éviter la guerre, il voulait renforcer la S.D.N. en y faisant participer son pays. Mais le Sénat et l'opinion publique américaine n'étaient pas encore prêts. Ils ne devaient l'être réellement qu'en décembre 1941.

Samedi, 29 décembre 1934. — J'étais engagé à déjeuner avec le président Roosevelt aujourd'hui. Nous sommes restés longuement ensemble, dans une pièce du second étage, à la Maison-Blanche. Pendant une heure et quart, nous avons parlé de la situation européenne. J'ai exposé mon plan pour éviter la guerre et amener toutes les nations à une espèce de collaboration.

« Les Etats-Unis, ai-je dit, doivent coopérer avec l'Angleterre et la Hollande en Extrême-Orient, reconnaître l'indépendance des Philippines et garantir le statut existant dans ces régions, tout en permettant au Japon de participer à l'accord. Ensuite, les Etats-Unis devraient faire partie de la S.D.N. et forcer l'Allemagne et l'Italie à collaborer avec la France et l'Angleterre pour la paix et la réduction des armements. Si le Président présentait une résolution au Congrès au moment opportun, je pensais qu'il réussirait et, en


VON NEURATH

une année ou deux, les relations commerciales des Etats-Unis seraient considérablement améliorées. Alors, peut-être, la prochaine conférence pour le désarmement aurait des chances de réussir.

Le Président dit : « Je suis d'accord en ce qui concerne l'Extrême-Orient et je pense que nous devons faire quelque chose dans ces régions. Le Japon annexe des parties de la Chine et se prépare à en annexer d'autres et à contrôler toute l'Asie, y compris les Indes. Nous devrons dépenser un billion de dollars à construire des navires de guerre, qui seront surannés dans dix ans. »

Quant à présenter une résolution pour faire partie de la Société des Nations, il déclara : « Je suis sceptique au sujet de l'opinion publique, mais j'ai demandé au Sénat d'approuver notre participation à la Cour Mondiale de La Haye ; plus tard, je demanderai l'autorisation d'envoyer un ambassadeur à Genève. »

Je pensai que ces deux questions serviraient à sonder l'opinion publique, mais j'observai que tout retard pouvait nous faire manquer le but final. Je lui rapportai également que le baron von Bülow, second fonctionnaire en titre au ministère allemand des Affaires Etrangères et l'homme le plus sage dans ce ministère, m'avait dit : « Nous retournerons à la Ligue, dès que les Etats-Unis en feront partie. »

Plusieurs autres sujets furent abordés : l'esprit militariste allemand, l'agressivité italienne et la crainte britannique d'une nouvelle crise, de même que le désir des Anglais de collaborer dans les affaires mondiales avec les Etats-Unis.

La France est inquiète

Laval avait promis l'Ethiopie à Mussolini, pour gagner son appui contre Hitler. Il devait être récompensé de son geste en juin 1940 ! Les déclarations suivantes de M. Bérard, de l'ambassade de France à Berlin, démontrent, d'autre part, que Laval recherchait les faveurs de l'Allemagne depuis 1935.

Mercredi, 22 mai 1935. — J'ai eu un entretien intéressant aujourd'hui, à midi, avec Armand Bérard. Il dit franchement : « La France est inquiète, surtout parce que l'Angleterre juge comme sincères les promesses d'Hitler. Nous ne pouvons pas croire qu'Hitler soit pacifique ; pourtant le peuple français ne fera pas la guerre. Nous avons conclu un pacte avec l'Italie l'année dernière, malgré notre peu de sympathie pour Mussolini, simplement afin d'arrêter l'agression allemande. Nous avons dû lui promettre l'annexion de l'Abyssinie. J'espère que Mussolini a suffisamment de bon sens pour occuper le pays petit à petit, comme nous l'avons fait au Maroc. Nous avons insisté à ce sujet, auprès des Italiens. Ils pourraient ne pas observer ce système et précipiter les ennuis. » Cela c'est la méthode européenne. J'ai été un peu surpris par sa franchise.

Il a dit alors : « Laval, notre ministre des Affaires Etrangères, voudrait venir ici et parler avec Hitler. Mon ambassadeur se rend à Paris cette nuit même, pour essayer de l'en dissuader. Nous ne croyons pas qu'un accord quelconque avec l'Allemagne soit possible. » Je pense qu'un arrangement pourrait avoir lieu, si la France acceptait que l'Autriche soit annexée, et ceci signifierait des tentatives ultérieures pour l'annexion de la Tchécoslovaquie et de la Hongrie. Evidemment, les Français ne voudraient pas penser à un IIIe Reich de 80 millions d'habitants.

Le pacte germano-nippon

Ce n'est pas par hasard que le Japon a lancé son attaque en Extrême-Orient en décembre 1941. Un pacte militaire secret le reliait déjà à l'Allemagne, au moins depuis 1935. Un journaliste américain a révélé l'existence de ce pacte à l'ambassadeur Dodd.

Samedi, 25 mai 1935. — Louis Lochner me fit savoir qu'il a appris d'un fonctionnaire au ministère des Affaires Etrangères, avec lequel il est en relations étroites, que le gouvernement allemand a conclu une alliance militaire avec le Japon et que 70 officiers de l'armée nippone viendraient ici pour coordonner leurs plans avec ceux des chefs de l'armée allemande. Ilgner du trust chimique I.G. Farben, qui a passé une année en Extrême-Orient, est supposé avoir négocié une partie du pacte et avoir vendu au Japon de grandes quantités de produits chimiques et de gaz pour la guerre. Depuis plusieurs mois, je suis convaincu qu'un pacte secret de ce genre avait été conclu. Quoique le récit de Lochner puisse ne pas être exact, il m'a suffisamment impressionné pour le télégraphier au Département d'Etat.

L'Allemagne intensifie ses préparatifs

Un des membres du cabinet américain, William Philipps, qui s'était rendu à Londres pour assister à la Conférence Navale, fit un court séjour à Berlin. Des révélations sensationnelles lui furent faites sur les préparatifs allemands dans tous les domaines.

Lundi, 30 décembre 1935. — Le ministre William Philipps, en visite à Berlin, a passé une heure à parler des difficultés aux Etats-Unis et de l'échec presque certain de la Conférence Navale à Londres, où il reprendra sa tâche le 5 janvier. Les perspectives ne sont pas satisfaisantes et « toutes les personnalités à Londres s'attendent à une guerre avec l'Italie ». Comme ces gouvernements européens et spécialement les dictatures sont fous, pour ne pas trouver un moyen de régler leurs difficultés par les voies pacifiques ! Notre pays n'est pas plus sage. Le grand tort de l'Amérique, c'est d'avoir refusé de coopérer avec la Société des Nations, et maintenant elle doit dépenser un billion pour se préparer à la guerre.

A 11 heures 30, tous nos experts, y compris le personnel de l'ambassade, sont venus rencontrer M. Philipps et lui donner les informations les plus récentes au sujet de l'activité allemande, dans tous ses aspects. « L'Allemagne est un vaste camp militaire », dit major Smith, l'attaché militaire. L'attaché commercial ajoute : « Dans deux ans, l'Allemagne fabriquera du pétrole et du gaz synthétiques, de quoi lui suffire pour une longue guerre ; la Standard Oil Company de New-York fournit des millions de dollars pour l'aider. »

« Les ersatz de coton que les Allemands fabriquent atteignent rapidement un tel degré, que l'on pourra se dispenser du coton américain », fut l'opinion de Captain Crockett. Il expliqua que les vêtements et les articles de guerre sont faits d'une combinaison de bois et de diverses qualités de paille.

Le danger est imminent

Pendant les années 1936 et 1937, les diplomates des démocraties assistent impuissants aux préparatifs allemands qui vont en s'intensifiant. Le danger est imminent : où la crise éclatera-t-elle ?

Jeudi, 3 juin 1937. — J'ai vu l'ambassadeur français à 5 heures p.m. Il est d'accord sur l'imminence du danger, l'Italie prenant l'Espagne et l'Allemagne, plus tard, attaquant les Etats balkaniques. Von Neurath lui déclara, mardi, qu'il avait empêché, ou tout au moins combattu avec succès, dans une réunion du cabinet tenue la veille, la reprise du bombardement allemand en Espagne. Ceci est plus positif que ce que j'ai appris jusqu'ici.

Lorsque je lui indiquai nos difficultés à propos de Hirsch (un sujet américain condamné à mort par les nazis pour avoir « eu l'intention » d'attenter à la vie du Führer), il dit qu'il connaissait l'affaire, mais n'était pas surpris par l'attitude d'Hitler. Ensuite, l'ambassadeur ajouta : « Je sais que Mussolini a ordonné l'assassinat du roi de Yougoslavie, lorsqu'il débarqua à Marseille, il y a deux ans. C'est la façon d'agir des dictateurs. »

UNE MAISON EN 80 MINUTES

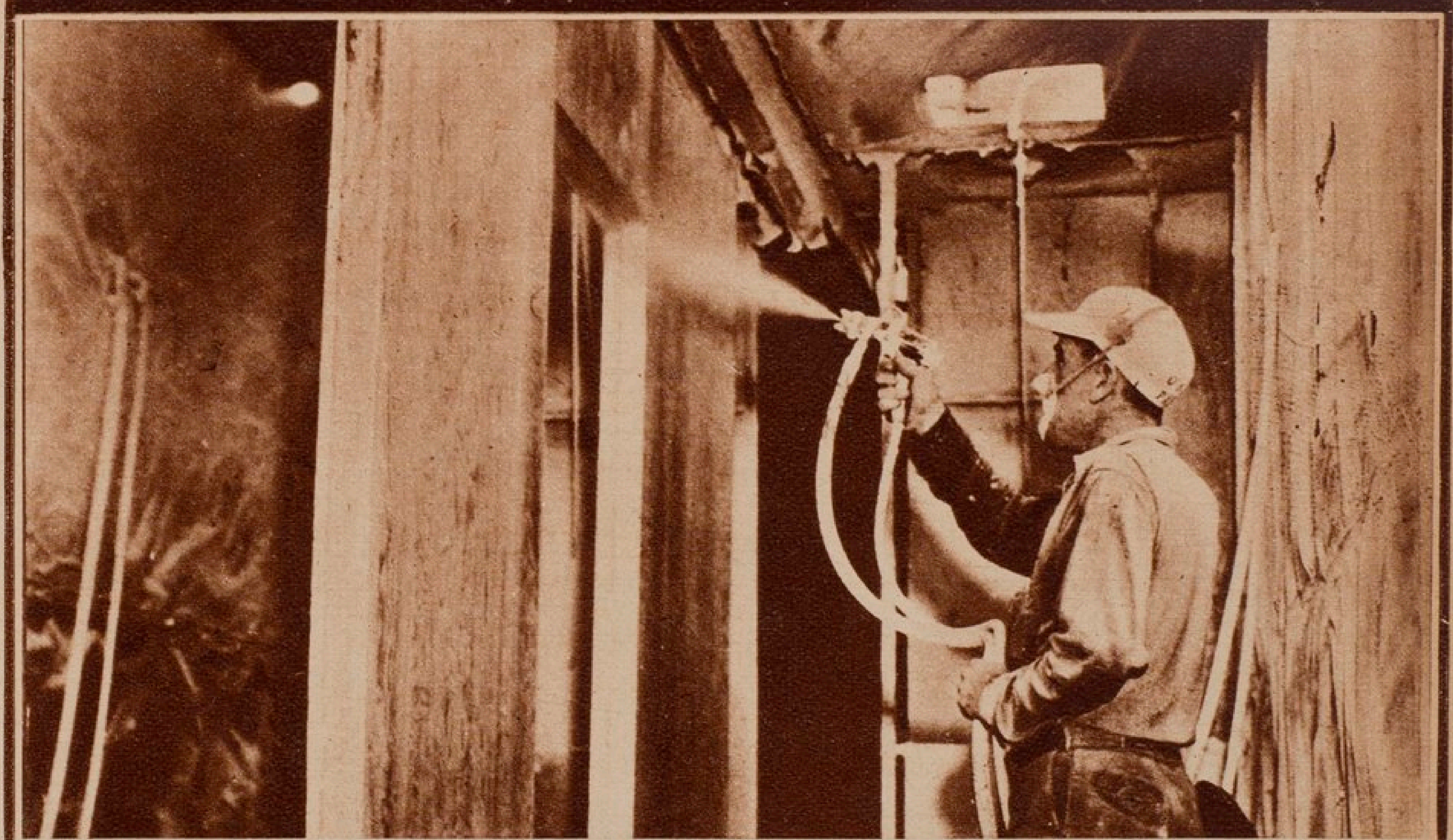
Les moyens de production des Etats-Unis sont incommensurables, comme aussi leur capacité à tout construire dans un temps record. Ainsi, pour fournir aux ouvriers des industries de guerre des habitations en masse, la construction de maisons en série a été entreprise sur une large échelle. Dans l'espace d'une nuit, là où n'existaient que champs et forêts, de nouvelles cités surgissent de terre à proximité des usines. En quatre-vingts minutes, des maisonnettes s'élèvent, de une, deux ou trois chambres. Le bois est le principal matériel employé pour économiser le métal indispensable aux besoins de la défense nationale.



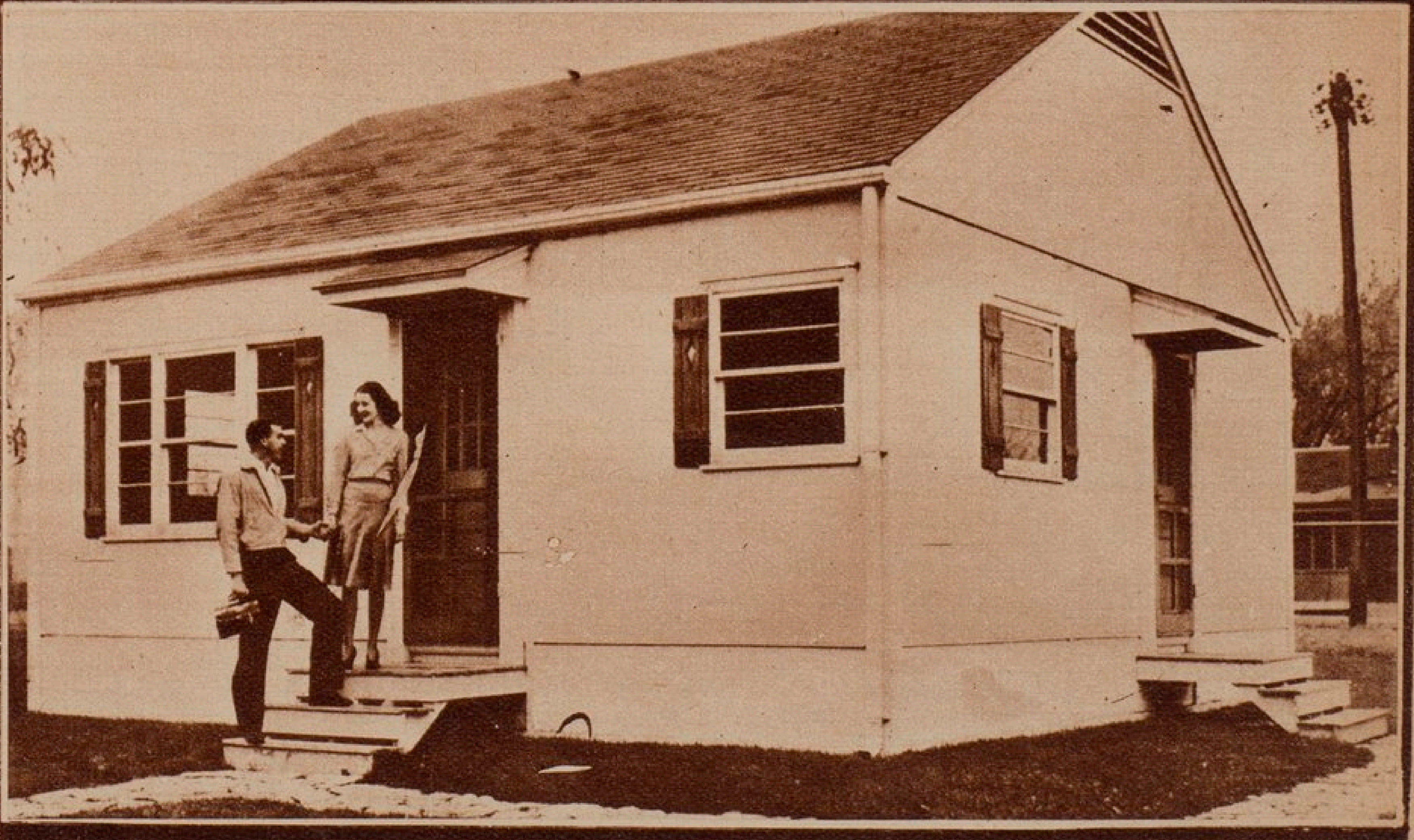
1 LE BOIS POUR LES PANNEAUX EST SCIE SELON LES DERNIERES METHODES DE LA PRODUCTION EN SERIE.



2 LES PANNEAUX EXTERIEURS DU PAVILLON SONT FAÇONNES LE LONG D'UNE CHAINE DE MONTAGE. L'EMPLACEMENT DES PORTES ET FENETRES EST DEJA PREVU.



3 LA PEINTURE EST APPLIQUEE AU PISTOLET. DANS CHAQUE CHAMBRE, LES OUVRIERS POURRONT TROUVER DES LITS CONFORTABLES.



4 LA MAISON ACHEVEE EST PRETE A ETRE HABITEE. LE TEMPS NECESSAIRE AU MONTAGE DES DIFFERENTES PARTIES DE LA CONSTRUCTION A PRIS 80 MINUTES.

Quelle est la situation de L'EMPIRE FRANÇAIS?

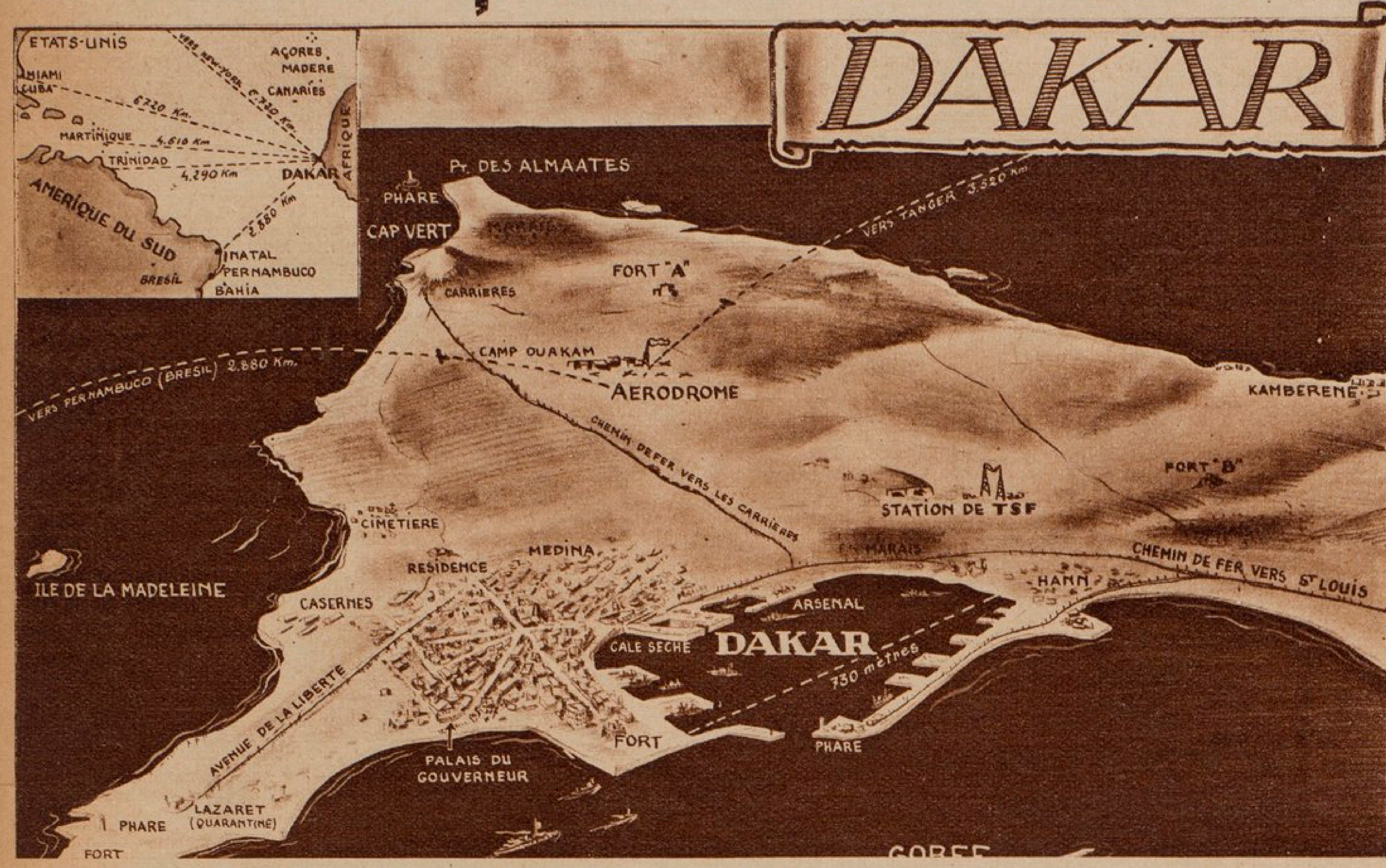
Lorsque, le 17 juin 1940, le maréchal Pétain lança son appel pour la cessation des hostilités en France, les dirigeants nationaux-socialistes de Berlin se complurent à l'idée qu'ils venaient d'abattre une fois pour toutes la puissance française qui avait rayonné dans le monde pendant des siècles.

Le gouvernement de Vichy sacrifia l'Indochine aux exigences impérialistes japonaises que soutenaient les émissaires de Berlin. Mais, d'autre part, tous ceux qui avaient conservé leur foi dans l'idéal qu'avait représenté la France à travers l'Histoire furent enthousiasmés quand les colonies françaises se rallièrent à la cause de la liberté.

Aujourd'hui, faisons le point : que reste-t-il à Vichy de l'immense Empire français, le deuxième du monde ? Une possession lointaine, à l'extrémité orientale de l'Asie, qui n'est française que de nom, mais qui végète sous la domination complète des impérialistes de Tokio. Une petite bande de territoire, enserrée dans la partie côtière est de l'Afrique : Djibouti.

Le reste de l'Empire de la République française combat pour la liberté : le Levant libéré par les troupes alliées de l'emprise des « commissions d'armistice », Madagascar qui reprend aujourd'hui son existence normale sous l'administration d'un vrai Français : Legentilhomme. D'autre part, les possessions de l'Océanie, de l'Atlantique occidental envoient sur les différents champs de bataille des soldats qui savent mourir pour la France.

Et finalement, depuis le commencement du mois de novembre, les possessions françaises de l'Afrique du Nord se battent aux côtés des Nations Unies.



DJIBOUTI

L'A.O.F., L'ALGÉRIE, LA TUNISIE ET LE MAROC SE RALLIENT AUX NATIONS UNIES

● Les débarquements alliés en Afrique du Nord ont porté un coup fatal non seulement à l'Axe, mais aux hommes politiques qui occupent les postes de commandement en France. Le Maroc et la Tunisie sont des protectorats français, mais l'Algérie fait partie intégrante du sol français. Nombreux sont ceux qui la considèrent comme une région de la France méridionale. Si Pétain disait vrai, lorsqu'il prétendait que le peuple de France se serrait autour de lui, qu'il lui vouait une confiance totale, qu'il combattrait contre n'importe quel « ennemi » que lui, chef de l'Etat, désignerait, alors les événements militaires auraient pris une tournure toute différente en Algérie.

● Depuis l'armistice de 1940, Dakar a fait couler beaucoup d'encre. Les stratèges n'ont pas manqué de mettre en relief toute l'importance de ce point particulièrement bien placé pour rendre des services inappréciables tant aux Nations Unies qu'aux Allemands. Entre les mains des nazis, Dakar devenait un canon braqué sur l'Amérique, dont seuls 1.800 milles le séparent. Dakar devenait aussi un centre de ravitaillement pour les sous-marins et les avions opérant contre les lignes vitales de communications employées par la Grande-Bretagne et les Etats-Unis.
de New-York en Afrique du Sud, devenait difficilement praticable pour les convois anglo-américains.

Les débarquements des Nations Unies en Afrique du Nord, l'attitude des populations de l'Algérie, du Maroc et de la Tunisie, tout en jetant bas l'échafaudage des rêves nazis, ont mis Boisson dans une position plus que délicate. Coupé de la métropole, coupé des colonies qui tant qu'elles étaient soumises à Vichy servaient de trait d'union avec la France, Dakar était condamné à connaître le sort de Djibouti. Boisson a très bien compris cela. Il s'est mis aux ordres de Darlan, et partant des Nations Unies. Les Alliés ont remporté là un succès considérable.

DJIBOUTI ET L'INDOCHINE RESTENT FIDÈLES A « VICHY »

● Les colonies du Pacifique ont vaillamment compensé le coup qui fut porté à la position stratégique des Alliés par les accords signés par l'amiral Decoux et les autorités japonaises en Indochine. Les Nippons affamés se sont jetés goulûment sur les richesses naturelles de ces régions. Il faudra une victoire alliée totale sur le Japon pour que l'Indochine soit rendue à la France.

● Tandis que les autorités de Vichy livraient « en toute courtoisie » l'Indochine aux Japonais, elles se montraient, par contre, irréductiblement hostiles à toutes les tentatives qui furent faites par les Alliés pour essayer un arrangement au sujet de Djibouti, le port français de la mer Rouge. L'on se demande aujourd'hui, après l'occupation de Madagascar par les troupes anglo-françaises combattantes, comment Djibouti, complètement isolé de la métropole, pourra continuer à vivre. Djibouti ne peut se suffire à lui-même. Les Alliés, qui occupent les régions avoisinantes de la colonie, qui contrôlent la mer, permettent, à titre purement humanitaire, le passage de convois apportant de l'eau, des médicaments et parfois du lait.

LES ANTILLES ET LA GUYANE ROMPENT AVEC « VICHY »

LA MARTINIQUE

● Bien que la situation politique de ces possessions françaises de l'Atlantique ne soit pas encore clarifiée, elles se trouvent, après les accords passés avec le gouvernement américain, sous la garde des Etats-Unis.

Si l'Allemagne eut l'intention, à un certain moment, de se servir de ces îles pour mener la guerre sous-marine dans l'hémisphère occidental, elle dut, depuis, renoncer à ce projet.

L'Amérique a donné une garantie absolument catégorique, affirmant solennellement que les Etats-Unis victorieux, l'Empire colonial français revivrait dans toute son étendue. Les liens entre Français et Américains sont trop serrés, trop solides, pour qu'une pareille garantie ne donne tous les apaisements voulus à la France.

L'A.E.F., LE LEVANT ET MADAGASCAR SONT RALLIÉS A LA FRANCE COMBATTANTE

AFRIQUE EQUATORIALE FRANÇAISE

● « Au moment où chaque tonne de fret que les Alliés économisent est une tonne gagnée en vue de l'offensive, l'Afrique-Equatoriale française et le Cameroun contribuent dans une part appréciable à gagner la bataille des communications. Des ports modernisés, des aérodromes nouvellement construits, des routes aménagées à travers la brousse ont permis aux Nations Unies de raccourcir considérablement leurs lignes de communications entre la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et le Proche-Orient et l'Extrême-Orient. Nous avons là une preuve de l'énergie et de l'efficience de l'administration exercée par la France Combattante sur ces territoires. Combien loin serions-nous d'avoir gagné la bataille des communications, si ces colonies avaient lié leur sort à celui de Vichy ! » L'auteur de ces phrases est le général de Gaulle. Le chef de la France Combattante définit ainsi, en quelques mots, l'exacte situation résultant du ralliement de l'A.E.F.

Cet immense territoire s'étend de la Libye à l'Afrique-Occidentale portugaise ; il est peuplé de 7 à 8 millions d'âmes. Il entoure le lac Tchad, véritable plaque tournante des communications à travers l'Afrique.

● Après les accords entre leurs dirigeants et les Alliés, les républiques du Liban et de Syrie prospèrent paisiblement. Les Forces Françaises Combattantes montent la garde sur les côtes de l'ancienne Phénicie. L'ennemi possède des places fortes non loin de ces régions. Et il se pourrait que Hitler tente une seconde fois de mettre la main sur ces nations. Mais tout tend à démontrer que l'Axe est trop occupé en Afrique du Nord, pour songer à mettre sur pied, à organiser à l'improviste une expédition hasardeuse contre l'Asie Mineure.

● « Mada » a été arrachée cette année d'entre les « mains des Japonais », si l'on ose dire. Les Nippons commençaient à en faire une base d'opérations contre toutes les opérations alliées d'Afrique. S'ils étaient parvenus à devancer la Grande-Bretagne et la France Combattante, la situation aurait été sérieuse pour l'Afrique Orientale aussi bien que pour l'Union Sud-Africaine. Les grands centres de ce pays se seraient trouvés à portée de bombardier des Japonais. Aujourd'hui, Legentilhomme veille...

● La Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles-Hébrides et un groupe d'îles dont Tahiti est la plus importante ont été des premières à se rallier au général de Gaulle, ces îles constituant des bases stratégiques très importantes. Une déclaration du consul général des Etats-Unis à Nouméa, le 2 mars 1942, était une reconnaissance « de fait » de la France Libre par les Etats-Unis.

C'est de Nouvelle-Calédonie que partirent les contingents anglo-américains qui entreprirent une action victorieuse contre les îles Salomon.

« A GUADALCANAR nos troupes avancent... »

Les événements en Afrique du Nord, tant en Egypte qu'en Algérie, Tunisie, Maroc, ont été d'une nature tellement sensationnelle, que bien d'autres épisodes importants de cette guerre ont été relégués par le public au second plan.

Ainsi, depuis des semaines, à l'autre bout du monde, une lutte âpre et sans merci faisait rage entre Américains et Nippons. L'enjeu de la terrible bataille était de première grandeur : la possession des îles Salomon, base qui aurait permis aux Japonais de se lancer à l'attaque de l'archipel australien. Il fallut le triomphal communiqué du département naval des Etats-Unis, annonçant la grande victoire remportée par les forces aéro-navales américaines sur une armada nippone, pour ramener notre attention sur ce coin du globe.

Les Américains ont écrit une page grandiose d'histoire dans ces îles. En voici les détails.

Un homme d'âge moyen, à l'aspect tranquille, s'assied pour écrire une lettre à sa femme : « J'ai été tellement occupé, pendant ces derniers jours, que je n'ai pas eu le temps de t'écrire... »

L'auteur de cette phrase n'est autre que le major général Archer Vandegrift, commandant des fusiliers marins opérant dans les îles Salomon. Il est hors de doute que, depuis quelque temps, cet homme est excessivement occupé. Agé de 55 ans, il passa par nombre d'épreuves avant de mener ses soldats à la bataille la plus terrible qu'ils eussent jamais connue.

Archer Vandegrift était encore occupé cette semaine. Peu à peu, presque imperceptiblement, les escarmouches des îles Salomon se sont développées en des opérations de plus en plus importantes, jusqu'à aboutir à la sensationnelle rencontre aéro-navale qui pourra avoir une influence considérable sur la tournure générale de la guerre. Car les Japonais, malgré leurs efforts et leurs sacrifices, ne sont pas parvenus à reprendre ce que Vandegrift leur avait enlevé.

Et voici quelques détails sur les opérations qui ont précédé la grande bataille au cours de laquelle les Nippons perdirent vingt-huit navires. Décidés à bouter les Américains hors de ces territoires, les Japonais lancèrent une attaque combinée de toutes leurs forces de terre, de mer et de l'air.

PREMIERS ENGAGEMENTS

En premier lieu, ils tâtèrent les défenses américaines à l'ouest de la côte, par une série d'attaques légères. Les fusiliers marins tinrent bon. Alors, les Nippons commencèrent à frapper de plus en plus fort dans ce secteur, employant pour la première fois de l'artillerie et des tanks. Les fusiliers marins tinrent bon. Les Japonais attaquèrent à partir des collines, en essayant de prendre les positions adverses du côté du Sud. Les fusiliers marins tinrent bon.

Alors, toute l'étendue de la côte se transforma en un véritable enfer. Vers le milieu de la matinée, un groupe de croiseurs et de destroyers ennemis commença à battre la position de ses grosses pièces de marine. Des bombardiers en piqué Douglas prirent aussitôt l'air et, après un engagement, réussirent à endommager sérieusement un croiseur. Seize appareils ennemis, partis sans doute du pont d'un porte-avions, attaquèrent Henderson Field. Cinq d'entre eux furent abattus. Neuf autres avions nippons arrivèrent au-dessus du camp et, cette fois-ci, parvinrent à infliger des dommages.

Les aviateurs américains, partis de Guadalcanar et de la base d'Espiritu Santo, frappèrent l'ennemi, endommageant un croiseur lourd et un croiseur léger. Le jour suivant, une rencontre de forces aéro-navales eut lieu : un porte-avions américain fut sérieusement endommagé, et un destroyer coulé. Deux porte-avions nippons furent atteints par les bombes des aviateurs américains.

Ainsi commença la véritable bataille des îles Salomon.

TUER OU MOURIR

Les combats qui se déroulèrent sur le terrain de Guadalcanar ne ressemblaient à aucune autre bataille de cette guerre. Autour de la plage, la configuration du sol est très spéciale : escarpements assez hauts, couverts d'herbes grasses, alternant avec des vallées envahies par la jungle. Semblables à des animaux sauvages, les Japonais s'accrochent à la brousse. Les fusiliers marins marquent une préférence pour les hauteurs d'où ils peuvent dominer les vallées et, par conséquent, faire un meilleur usage de leurs armes. Mais souvent ils quittent leurs positions pour aller chercher leurs proies.

L'ennemi emploie des tactiques variées. Tantôt il attaque en masse, en poussant des hurlements de bêtes, tantôt il glisse silencieusement, semblable à une panthère. Parfois aussi, des soldats japonais agitent un drapeau blanc et, une fois qu'ils se trouvent à portée des Américains, lancent leurs grenades. D'autres portent des mitrailleuses attachées sur leur dos et, à un moment donné, se mettent à quatre pattes, pendant que les soldats qui se trouvent derrière eux ouvrent le feu.

Les fusiliers marins, eux, préfèrent des méthodes de guerre plus directes. On a dit qu'ils font très peu de prisonniers. Ceci n'est pas dû à de la cruauté gratuite. Il s'agit de tuer ou d'être tué.

PROUESSES INCROYABLES

Au-dessus de Guadalcanar, la puissance aérienne des Etats-Unis s'est manifestée dans toute son ampleur. Les appareils américains décollent de terrains aménagés par les Japonais. Les pilotes accomplissent de deux à trois missions par jour. Pendant la nuit, ils dorment dans des trous creusés dans le sol. Ils ne se plaignent jamais. Et ils remportent la décision à chaque rencontre. Jusqu'à maintenant, les pilotes américains ont abattu 400 appareils nippons.

Les aviateurs du corps des fusiliers marins volent dans des avions de la marine, mais ils sont activement soutenus par les escadrilles de la marine et de l'armée. Il ne semble pas que les aviateurs ennemis possèdent suffisamment de classe. Sans doute les Japonais ont essuyé des pertes très sérieuses en pilotes entraînés, au cours des précédentes grandes rencontres. Les avions abattus au-dessus de Guadalcanar portent des estampilles indiquant qu'ils ont été construits en 1942. L'importance des forces aériennes américaines n'a fait que croître depuis le début des opérations.

Et maintenant, voici l'histoire du major John Lucian Smith, du corps aérien des fusiliers marins des Etats-Unis. Laissons-lui la parole :

« J'eus mon premier « O » assez facilement. Idéalement placé, je lui envoyai une rafale et il se précipita en flammes au large de Guadalcanar. Ma seconde victime essayait d'attaquer un appareil de ma formation. En moins de quelques secondes, une centaine de balles dans le fuselage l'abattirent. »

Au cours de cet engagement, « Smitty » détruisit quatre « Zero » en quinze minutes. John Smith est aujourd'hui le recordman de l'aviation américaine. Mais un de ses camarades, le capitaine Marion Carl, lui conteste ce titre. Il est demeuré pendant cinq jours hors d'action, pendant que Smitty continuait ses prouesses. Au cours d'un combat aérien, il avait été obligé d'effectuer une descente en parachute. Il tomba dans l'eau et fut recueilli par un indigène, qui le garda dans sa hutte. Entre temps, les Japonais s'étaient installés dans la région. Lorsque Carl entreprit de rejoindre sa base à pied, il se trouva dans l'impossibilité de traverser les nouvelles positions ennemies. Il effectua le voyage à bord d'un vieux canot que l'indigène, bon Samaritain, mit à sa disposition. En rejoignant ses camarades, sa première question fut : « Quel est le chiffre atteint par le major Smith ? » Apprenant que Smitty avait fait du bon travail, Carl s'en alla voir le général : « J'ai été absent pendant cinq jours. Il est donc juste que Smith soit mis à pied pendant une même période. »

UNE ACTION INTELLIGENTE

La marine de guerre des Etats-Unis avait devant elle une tâche des plus difficiles, dans les eaux des îles Salomon. Elle devait pourvoir au ravitaillement des hommes de Vandegrift. De plus, les unités américaines devaient patrouiller incessamment la mer pour entraver, dans la mesure possible, les communications maritimes de l'ennemi.

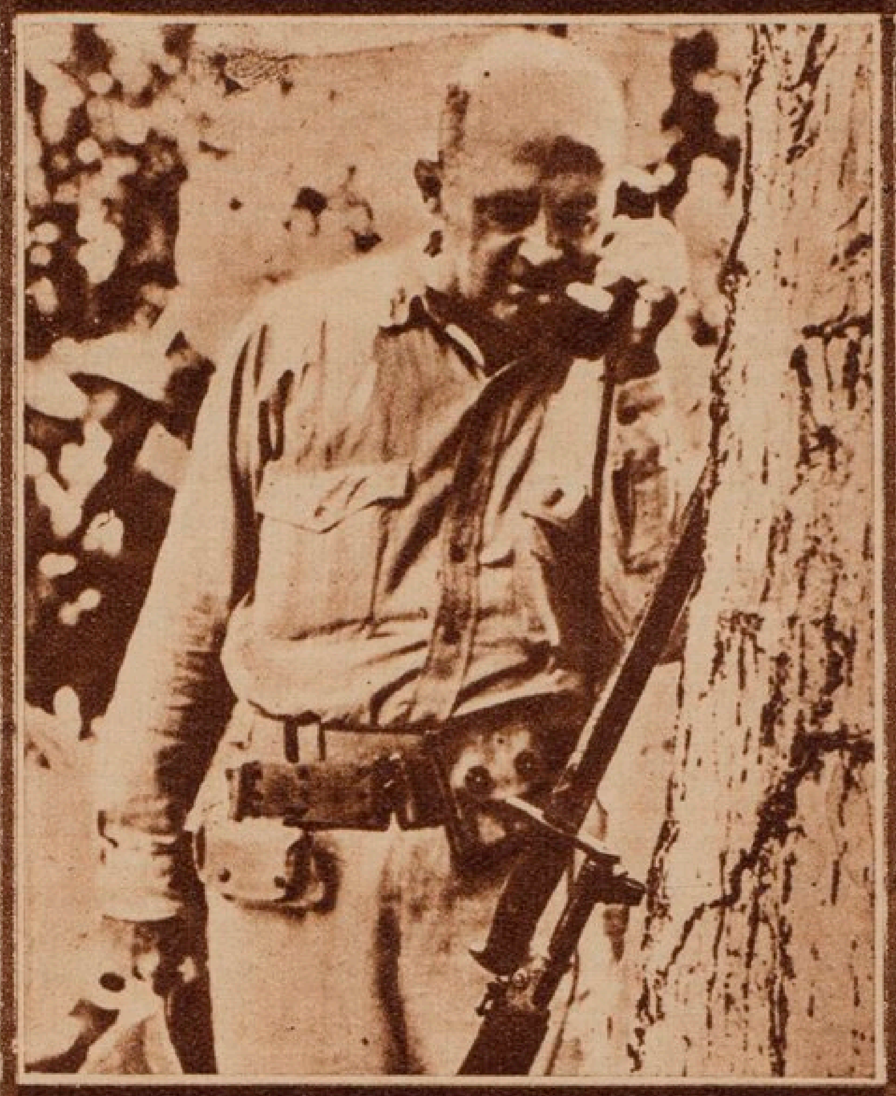
Au début, il sembla que la dure leçon que les Japonais avaient reçue à Midway avait porté ses fruits. En effet, la marine du Mikado déploya une tactique nouvelle, à base d'actions d'infiltration au moyen d'unités légères et, surtout, de sous-marins. Cette guérilla navale continua pendant tout un mois. Les Nippons tentaient de la sorte de « grignoter » la force navale des Etats-Unis. Puis, lorsqu'ils jugèrent qu'ils avaient infligé suffisamment de dégâts à l'escadre américaine, ils ébauchèrent la tentative d'attaquer en force.

Ils tombèrent mal, car, entre temps, les unités navales américaines avaient été placées sous le commandement d'un « dur à cuire », le vice-amiral William F. Halsey Jr. Ce chef était déjà universellement connu, dans toute la flotte des Etats-Unis, comme « l'homme de l'attaque ». En janvier, il avait dirigé de brillantes opérations sur les îles Marshall.

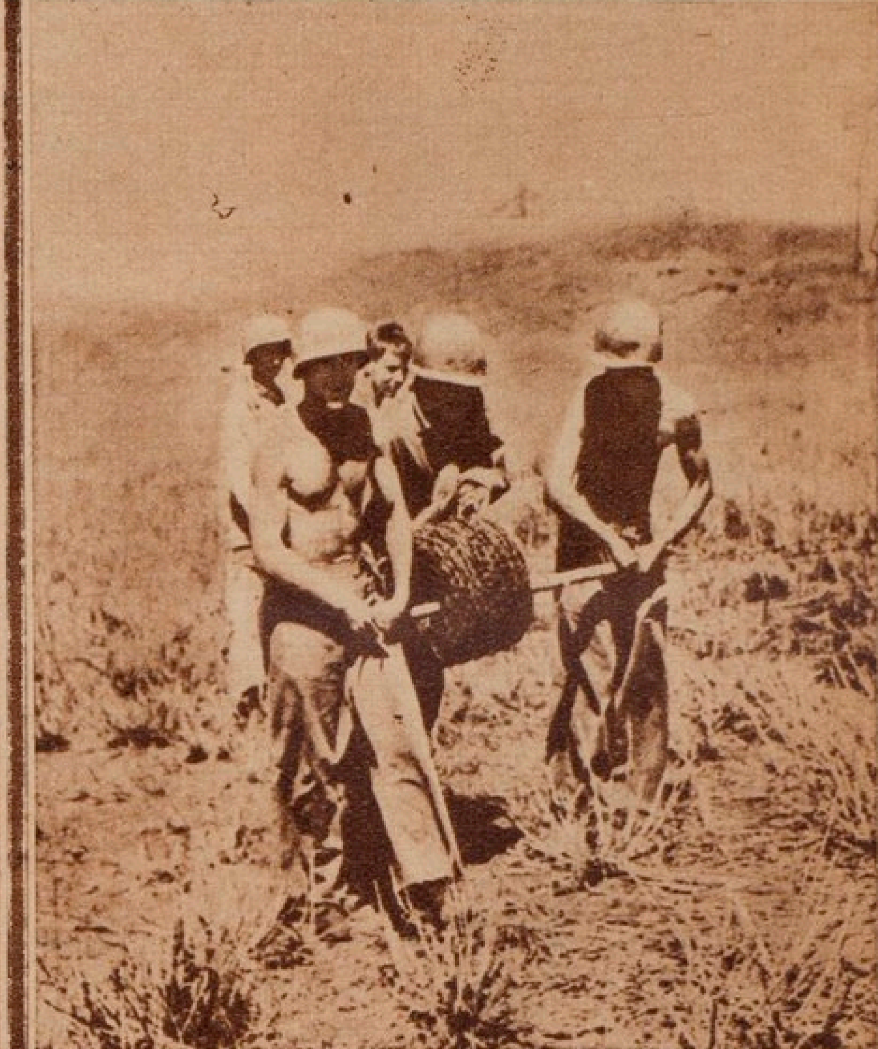
Et le jour où les escadres entrèrent en contact, Halsey fonça comme un taureau. Vingt-trois navires japonais allèrent par le fond. Plusieurs dizaines de milliers de soldats du Mikado trouvèrent ainsi la mort.



Dans une de leurs bases, à Guadalcanar, des soldats s'alignent devant la tente du « cuistot » pour un repas hâtif avant de reprendre le combat. Ils témoignent tous d'un bel appétit.



Le général Vandegrift, commandant des fusiliers marins dans les îles Salomon, utilisant un téléphone de campagne.



Quelques fusiliers marins installent des fils barbelés devant leurs positions avancées à Guadalcanar.



Devant un abri typique, du genre de ceux construits par les fusiliers marins dans l'île de Guadalcanar, un combattant nettoie son fusil. Il saura s'en servir contre l'ennemi.



Le chargement d'une torpille de gros calibre sur une remorque, pour une attaque aérienne contre les bases japonaises dans les îles Salomon. Les Nippons n'auront qu'à bien se tenir.



MODE DE GUERRE

Les nécessités de l'heure ont conduit les maisons de couture, à Londres comme ailleurs, à créer des modèles où la simplicité de la ligne n'exclut pas une certaine élégance. Voici présenté, dans une maison de couture de la capitale britannique, un défilé de mannequins portant robes et manteaux aux lignes sobres et pratiques pour « temps de guerre ».

En 6 semaines : VOUS POUVEZ AVOIR UN VENTRE PLAT

Pour faire valoir les robes que vous aurez à porter cette année, la mode étant au drapé, il vous faut acquérir une silhouette impeccable.

Il vous faudra surtout avoir un ventre plat et un abdomen musclé de sportive. Pour obtenir cette indispensable sangle abdominale, faites chaque matin les exercices suivants :

Premier exercice

Etendue sur le dos, le ventre bien creusé, les bras allongés dans le prolongement du corps, derrière la tête. Soulevez en même temps une jambe — parfaitement tendue — et le buste et, lorsque votre jambe élevée forme avec votre corps un angle droit, touchez-en la cheville avec les deux mains. Redescendez lentement jambe et buste, puis soulevez l'autre jambe et recommencez, ainsi de suite une dizaine de fois, les deux jambes s'élevant alternativement en un mouvement très souple et continu.

Deuxième exercice

Etendue au sol, bras le long du corps. Soulevez les deux jambes jointes et, les tenant toujours bien droites, portez-les derrière la tête. Ramenez les jambes en avant pour vous retrouver en position assise, inclinez le buste en avant, baissez la tête comme pour embrasser vos genoux.

Troisième exercice

Toujours étendue au sol, sur le dos, bras à terre derrière la tête. Ramenez vos jambes repliées vers votre torse, puis détendez-les et ramenez-les vers le sol en les tenant écartées et en les laissant soulevées environ à 0 m. 10 au-dessus de la terre. Ramenez-les rejointes, vers la poitrine.

* * *

Tous ces exercices doivent être faits chacun dix fois de suite, pour commencer. Exécutez-les dans l'ordre que je vous indique, ils vous fatigueront beaucoup moins.

Une dernière recommandation : n'oubliez pas de vous habiller aussi légèrement que possible. Ne craignez pas de prendre froid. Vous vous sentirez, au contraire, extraordinairement en train si vous êtes peu vêtue. Les divers exercices que vous pratiquerez porteront votre corps à une température très agréable.

Prenez une douche froide ou tiède immédiatement après et vous serez ravie de voir à quel point vous vous sentirez en forme durant toute la journée.

Beauté, mon doux souci...

VOTRE TOILETTE DU MATIN

Que la journée, pour vous, commence à sept heures, à huit heures ou à onze heures, prenez l'habitude de faire toujours votre toilette dans le même ordre. Cela simplifiera vos gestes et vous permettra de gagner du temps, d'être sûre de ne jamais rien oublier de ce qui peut faire de vous une femme vraiment soignée et élégante.

Voici un emploi du temps rationnel et bien compris :

1. Gymnastique.
2. Douche tiède et rinçage froid.
3. Séchage au gant de crin.
4. Friction à l'eau de Cologne.
5. Maquillage soigné.
6. Habillage paisible.

Si, la veille au soir, vous vous êtes démaquillée avec soin, si vous avez bien brossé vos cheveux, votre toilette du matin ne doit pas vous prendre beaucoup de temps et, cependant, vous devez donner l'impression de netteté qui est un des plus grands charmes de la femme.

Je ne spécifie pas ici le genre d'exercices qu'il est bon de faire chaque matin, car chacune d'entre vous doit adapter sa gymnastique aux besoins de son corps. Il suffit de choisir quelques mouvements, une dizaine tout au plus, et de les faire dix fois chacun de façon à mettre le corps en train pour la journée entière. Faites quelques aspirations très profondes avant de passer sous la douche. Savonnez-vous très rapidement pour continuer d'activer la circulation du sang et l'élimination des toxines.

Le rinçage à l'eau froide, qui, surtout l'hiver, permettra de mieux supporter la température, vous assurera en même temps une peau fine et, si vous vous massez bien tous les matins avec un gant de crin, vous ne vous plaindrez jamais plus d'avoir sur les bras ou sur les jambes cette vilaine « chair de poule » qui vous ennuie tant.

Ceci fait, frictionnez-vous à l'eau de Cologne énergiquement et vous transporterez autour de vous une légère odeur, bien plus raffinée qu'un flot de parfum trop violent. Je ne vous conseille pas d'acheter un flacon d'eau de Cologne ultra-fine d'un prix exorbitant. On trouve encore dans le commerce des lotions excellentes pour une somme abordable.

Pendant la friction, gardez sur votre visage une mince couche de crème de nettoyage que vous essuierez avec beaucoup de soin et sans tirailler la peau. Il ne vous restera plus qu'à étendre la crème ou le lait d'amandes, à mettre le rouge gras, la poudre, le cosmétique et le rouge à lèvres. Souvenez-vous que la couche de crème ou de lait doit être très légère, que vous devez même en ôter le superflu avec une serviette de papier fin avant de mettre la poudre, si vous voulez obtenir un maquillage transparent et naturel.

L'hiver encore, vous pouvez vous permettre d'épaissir un peu le maquillage et d'accentuer le rouge aux joues, car vous serez, la plupart du temps, sous la lumière électrique, mais dès qu'arrive le printemps vous devez donner le moins possible l'impression d'être fardée.

Enfin, habillez-vous avec calme. Vous vous sentirez mieux vêtue en prenant votre temps qu'en enfilant vos linge et robe à la hâte.

N'oubliez pas, avant de sortir, de vérifier le contenu de votre sac. Avez-vous assez de poudre, de rouge, un mouchoir propre ? etc...

Maintenant, grâce à cette utile discipline que vous avez su vous imposer et dont vous recueillerez bientôt le fruit, vous pouvez partir tranquillement soit à votre travail, soit chez vos amis, et vous sentir prête à passer une excellente journée.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Une question majeure pour les femmes est à l'ordre du jour : la pénurie des bas de soie et les prix prohibitifs que l'on vous en demande si vous avez la chance de trouver dans nos vitrines une de ces belles paires d'avant-guerre qui moulaient si agréablement jambes et chevilles.

Et bien des maris trouvent leur budget déséquilibré aux approches de l'hiver, leurs épouses ayant jugé nécessaire, que dis-je, indispensable, de s'approvisionner en Nylon et autres qu'elles ont eu l'heur de découvrir à travers les multiples magasins de la capitale. L'un de ces maris, durement éprouvé par les acquisitions sans mesure de sa moitié, osa, l'autre jour en public, élever une timide protestation devant l'inconscience de sa femme. Mal lui en prit, car celle-ci, qui s'attendait à être félicitée pour sa prévoyance, n'admettait aucun reproche de la part d'un homme qu'elle considérait favorisé pour sa bonne fortune : celle d'avoir une femme pouvant, matin, midi et soir, exhiber des bas de qualité.

— Tu aurais peut-être voulu, lui dit-elle, me voir porter des bas de coton ou de fil ou bien passer mes journées à reprendre une maille rébarbative ? Est-ce que je m'occupe, moi, de la hausse des cigarettes que tu fumes sans arrêt, ou des cravates que tu n'hésites pas à payer quatre fois plus cher qu'autrefois ?

L'argument avait sa valeur et le quidam ne put que ravaler sa salive et rentrer une colère qui ne demandait qu'à éclater.

Mais discuter avec une femme, ma cousine, est une tâche parfois bien hasardeuse, et celui qui affronte un tel risque se heurte toujours à des raisonnements contre lesquels il ne peut rien.

Mieux vaut donc mille fois se taire et subir en silence les coups du sort qui le frappent, car les femmes ont toujours raison, et elles sont charmantes ainsi, même quand les objections qu'elles présentent ne tiennent pas plus debout qu'un fil, fût-il de soie ou de simple coton.

Quel est donc le chimiste astucieux qui saura prouver aux femmes que le port du bas de soie offre des inconvénients nombreux à la santé de l'épiderme ?

Et quel est le mari qui ne lèvera vers lui un regard de profonde gratitude ?

Car, à vrai dire, les bas de nos femmes nous priveront bientôt de l'achat de matières indispensables à notre vie courante, mais que nos épouses placent loin derrière la place primordiale qu'elles accordent à leurs bas de soie...

SERGE FORZANNES

Conseils à mes nièces...

Nièce « Je l'aime plus que tout au monde »

Votre histoire est bien triste, en effet, mais vous n'êtes pas la seule à avoir passé par là. J'ai connu pas mal de jeunes filles qui, séduites par les promesses mirobolantes de quelques beaux militaires, ont quitté un bon fiancé dans l'espoir d'épouser ,celui qui promettait tant de choses. Mais le militaire est parti et la jeune fille s'est retrouvée toute seule. Ce que je vous conseille de faire ? Eh bien, oubliez cette aventure — car elle n'était rien d'autre pour cet homme. Repartez du bon pied et, puisque votre ex-fiancé vous pardonne, rien ne vous empêche de reprendre vos relations. Vous avez de la chance d'avoir affaire à un homme indulgent et compréhensif.

Nièce « Mourir plutôt que de le quitter »

On dit ça et puis, un jour, tout doucement, on se rend compte que l'on peut vivre, même lorsque celui que l'on a aimé vous a quittée pour une autre. Vous avez très bien fait de rompre avec votre ami. Cette liaison ne pouvait que vous attirer des ennuis. Et puis, ne l'oubliez pas, il était marié dans son pays et vous ne pouviez impunément le séparer de sa famille. Bravo pour votre courage. Je vous verrai certes au jour fixé. Bon courage d'ici là.

Nièce « Malheureuse »

Quittez cet homme, je ne vous conseille plus de le fréquenter, car cette « amourette », comme vous l'appelez, est en train de prendre de graves proportions. Ne vous attachez pas inutilement à lui puisqu'il vous a dit bien franchement qu'il ne vous épouserait jamais parce qu'il aime sa liberté plus que vous. Que veut-il au juste ? Un passe-temps ou une liaison ? Vous êtes trop au-dessus de tout cela pour vous laisser aller. Rompez tout de suite, croyez-moi. c'est la meilleure solution.

Nièce « Lèvres blanches »

Vous pouvez vous farder légèrement, même quand vous êtes en deuil, car le noir donne un air triste et misérable qui n'est pas à recommander, surtout à une jeune femme comme vous. Votre mari a raison : vous devez porter des toilettes égayées de cols ou de jabots blancs. Je n'aime pas trop le gris pour une blonde. Portez plutôt du blanc et du noir, cela vous donnera un grand cachet d'élégance.

Nièce « Vestale »

Non, la turquoise ne meurt pas, comme on le croit généralement. Pour rendre sa belle couleur primitive à votre pierre, il suffira de la laisser séjourner quelque temps dans un bain d'eau de Javel assez fort et, ensuite, lorsque vous l'aurez montée en bague, de prendre la précaution de déposer celle-ci dans un verre d'eau chaque fois que vous ne la porterez pas.

Nièce « Cobra »

Pour entretenir les chaises en cuir, frottez-les de temps en temps avec un chiffon imbibé d'huile d'olive (quelques gouttes à peine). Si elles blanchissent, frottez-les avec un blanc d'œuf bien battu et délayé dans un peu de lait. Cela les assouplira et empêchera également le cuir de se craqueler.

Nièce « Viviane » (Damas)

Je suis tout à fait de l'avis de votre mari, vous avez des conceptions absolument erronées sur le problème en question. Suivez les conseils de vos amis et, surtout, de votre époux. Le fait de travailler ne doit pas vous empêcher d'être toujours parfaitement bien mise. Une employée habillée avec goût plaît à tout le monde.

Nièce « Cordon bleu » (Beyrouth).

Voici la recette de la purée de pommes de terre. Pelez et lavez 500 grammes de pommes de terre. Faites-les cuire dans un peu d'eau (pas trop). Egouttez-les et séchez-les. Passez-les et mettez avec 50 grammes de beurre par personne, sans cesser de travailler la pâte avec une spatule dans la casserole posée sur feu doux. Assaisonnez, et quand le beurre est bien incorporé, ajoutez un verre de lait chaud en battant comme pour une omelette. Ne laissez plus bouillir, disposez dans le légumier avec, dessus, quelques flocons de beurre.

Nièce « Une Française libre »

Je vous remercie pour la brochure, vous avez été très aimable d'avoir pensé à me l'envoyer. Je la passerai à ma sœur, qui est journaliste comme moi, et nous ferons certainement paraître quelques lignes à ce sujet. Je ne puis vous voir au journal, n'importe quel jour, pour le bon motif que je n'ai pas d'horaires fixes. Envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous écrirai en vous fixant un rendez-vous.

TANTE ANNE-MARIE



NOS CONTES

LE MYSTERE DU CHATEAU

Deux années se sont déjà écoulées depuis le jour où j'entendis le récit de Rosalie. J'ai donc tenu la promesse que j'avais faite de ne rien divulguer jusqu'aujourd'hui de cette étrange histoire.

●

Une atmosphère sinistre régnait autour de ce vieux château aux fenêtres closes, aux portes toujours fermées, dont le grand parc rempli maintenant d'une végétation désordonnée revêtait un aspect mélancolique et sauvage.

...n me rapporta qu'il avait appar...u au comte et à la comtesse de Mer... Le comte, un bel homme d'une ...arantaine d'années, était surtout con... pour avoir un caractère très vif ...était loin de tempérer une incommensurable fierté. La comtesse, au contraire, était de nature calme et douce ; sa beauté avait quelque chose d'étrange qui attirait irrésistiblement les regards. Mariés depuis quelques années déjà, l'existence pour eux semblait se dérouler normalement quand, un jour, brusquement, sans motif apparent, ils quittèrent le château à quelques jours d'intervalle pour ne plus y retourner.

Dans l'hôtel où j'étais descendu, Rosalie, la femme de chambre, ne semblait pas particulièrement loquace. Je n'ignorais pas qu'elle avait été dans le temps au service de la comtesse et je dus employer toute ma force de persuasion pour l'engager à parler. Elle n'y consentit qu'après m'avoir fait jurer de ne rien divulguer de ce qu'elle allait me raconter avant deux ans. Je n'en ai jamais bien compris le motif.

Voici son récit :

Le comte avait pris l'habitude de sortir chaque matin, de très bonne heure, pour ne revenir que le soir, à la nuit tombante. Que faisait-il toute la journée ? On ne l'a jamais su. Il se bornait à répondre, quand une question lui était posée par hasard à ce sujet, que des affaires urgentes le retenaient continuellement dehors.

Dans ce coin désert de province, les visiteurs étaient plutôt rares et la comtesse s'ennuyait mortellement. Elle employait son temps dans la lecture de quelques œuvres pieuses et à jouer de la harpe, instrument qu'affectionnait particulièrement son tempérament musical.

Le passage d'une troupe de bohémiens, qui campa près du château, lui servit un beau jour de prétexte pour animer sa solitude. La comtesse donna ordre à sa femme de chambre, Rosalie, d'inviter la troupe à venir donner une sorte de petit concert musical dans la cour du château. Elle avait entendu dire que la troupe comprenait un jeune homme exceptionnellement doué, qui joignait à un talent de violoniste une superbe voix de ténor.

Ils vinrent à l'heure indiquée et la comtesse fut réellement charmée d'entendre ces admirables chansons hongroises, au rythme berceur et nostalgique. Le jeune homme dont on lui avait parlé attira particulièrement son attention. Agé d'une vingtaine d'années, il avait de grands yeux noirs aux cils longs et retroussés, un petit nez rose et des lèvres fort harmonieusement dessinées. « Type maure ou espagnol », se dit la comtesse, étonnée de sa beauté. Et elle l'invita pour le lendemain à venir lui faire un peu de musique de chambre.

Quelques jours plus tard, le comte rentra à quatre heures, contrairement à son habitude. Un printemps exceptionnellement beau cette année-là conférait à la nature entière un air de fête. L'atmosphère était imprégnée de douceur et de joie de vivre.

En pénétrant dans le hall, le comte perçut une légère musique qui semblait provenir des appartements de sa femme. Rebroussant chemin, il se dirigea de ce côté. Au moment où il poussait la porte, il entendit distinctement se fermer le petit boudoir attenant à la chambre à coucher de la comtesse ; il entrevit également la silhouette de Rosalie qui disparaissait par la porte opposée. Ce n'était donc pas elle qui avait fermé la porte du boudoir. Ce n'était pas non plus la comtesse, qu'il apercevait nonchalamment étendue sur une chaise longue qu'elle avait fait avancer près de la fenêtre. Un soupçon effleura l'esprit du comte.

— Madame, fit-il d'un ton froid, y a-t-il quelqu'un dans ce boudoir ?

La comtesse eut un geste d'étonnement admirablement simulé.

— Qu'entendez-vous par là, Monsieur ?

Sans répondre, le comte se dirigea vers le réduit. Mais elle l'arrêta d'un geste autoritaire.

— Si vous faites un pas de plus, dit-elle d'une voix dont la fermeté impressionna le comte, tout est fini entre nous.

— Fort bien, Madame, prononça-t-il lentement.

Mais ses lèvres tremblaient de colère contenue.

Il y eut un instant de silence.

— Me jurez-vous, Madame, finit-il par dire, par ce que vous avez de plus saint, que cette pièce est absolument déserte ?

Elle tressaillit et hésita, l'ombre d'une seconde.

— Je le jure, articula-t-elle d'une voix blanche.

Le comte s'approcha de la fenêtre et souleva d'une main nerveuse le rideau de satin qui la masquait en partie. Dans le parc, à quelques mètres de distance, un jardinier était occupé à bêcher. Interpellé, l'homme releva la tête et s'approcha en courbant l'échine. Il y eut un échange de paroles dont la comtesse n'arriva pas à saisir le sens. L'homme s'éloigna en courant.

Le comte revint se rasseoir sur un divan, croisa les jambes et ne prononça plus une parole. Sa femme le considérait avec anxiété du coin de l'œil tout en faisant semblant de vaquer aux soins de sa toilette. Que manigançait-il donc ? Elle ne devait pas tarder à le savoir.

La porte s'ouvrit et Rosalie fit une apparition aussi troublée qu'inquiète. Derrière elle se tenait un homme portant un lourd fardeau. La soubrette s'effaça pour lui livrer passage et disparut sans mot dire.

— Entrez ! cria d'une voix impérieuse le comte.

Et lui désignant du doigt le boudoir :

— Gorenflot, je veux que tu m'élèves immédiatement un mur au seuil de cette pièce, de manière à la condamner définitivement.

L'homme déchargea son fardeau et, s'emparant d'une cuvette de cuivre et de quelques outils, commença en silence à opérer son mélange. Quelques minutes s'écoulèrent. La porte se rouvrit et un aide du maçon entra, courbé sous le poids d'une énorme pile de tuiles rouges.

Le travail commença.

Le cœur terriblement serré, la comtesse suivait des yeux la truelle d'acier qui voltigeait partout, cognant une tuile par ici, aplatissant le plâtre par là, écrasant avec un bruit de crissement sinistre les parcelles de grain et de chaux dans chaque interstice.

Le comte, lui, n'avait pas bougé. Il regardait attentivement le maçon, semblant se complaire à chacun de ses gestes, sa curiosité paraissant être soudainement attirée par la technique du métier et l'habileté artisanale de l'homme.

Le mur de briques, construit avec une rapidité étonnante, était déjà aux trois quarts terminé quand l'attention du maçon fut soudain attirée par un geste que lui faisait la comtesse. Celle-ci se promenait dans la pièce nonchalamment, derrière le siège où s'était installé son mari. L'ouvrier continua cependant son travail. Un deuxième regard qu'il jeta quelques instants plus tard dans la direction de la jeune femme le fixa définitivement sur ses intentions : elle lui demandait au moyen de signes suffisamment explicites de laisser une petite ouverture libre dans la cloison.

Un quart d'heure plus tard, le passage était hermétiquement fermé et le maçon assemblait déjà ses outils quand, profitant d'une seconde où l'attention du comte était détournée, il donna subrepticement quelques coups de sa truelle dans deux endroits de la nouvelle cloison, endroits bien connus de lui et où il avait laissé des ouvertures suffisantes pour laisser passer un peu d'air dans le boudoir.

L'homme parti, le comte sonna la femme de chambre.

— Madame est souffrante, dit-il en la regardant bien en face ; vous servirez le dîner ici.

Vingt jours durant, le comte ne quitta pas la chambre de la comtesse. La première semaine on entendit parfois une sorte de plainte sourde s'exhaler du côté du boudoir. Le comte regarda sa femme. Les yeux de celle-ci, dilatés d'horreur, étaient fixés sur le mur de briques.

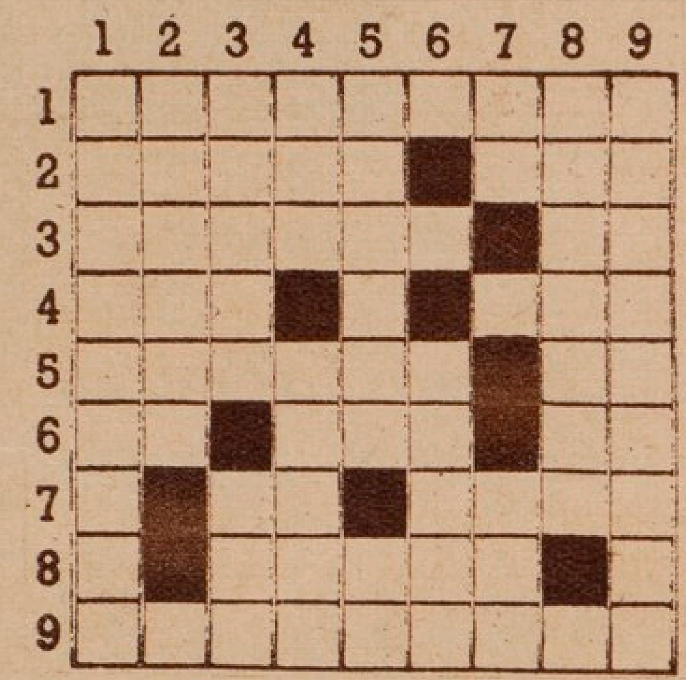
— Vous avez juré, Madame, qu'il n'y avait personne dans cette pièce, prononça-t-il une fois d'une voix glaciale.

La comtesse s'évanouit.

A mesure que les jours s'écoulaient, les bruits se firent plus faibles. Quand le silence fut absolu, le comte sortit, quitta le château et n'y revint plus.

DÉLASSONS-NOUS...

MOTS CROISES



HORIZONTALEMENT : 1. Petit d'un échassier à long bec. — 2. Espèce de bananier. Exercice d'adresse. — 3. Eperon des navires anciens. Consonne doublée. — 4. Cage. Ancien bouclier. — 5. Un des principes des huiles grasses. Article étranger. — 6. Négation. Produit par l'action du froid. Paresseux d'Amérique. — 7. Deux consonnes. Ville d'Espagne. — 8. Ville de Suisse. — 9. Ils vendent des fusils.

VERTICALEMENT : 1. Instrument de musique. — 2. Ecroulé. — 3. Coupée courte. Dommage. — 4. Préfixe. Ville de Tchécoslovaquie. — 5. Partie du nez. Consonne doublée. — 6. Soutirai. — 7. Conjonction. Chemin. — 8. Petite hache des tonneliers. — 9. Religieuses.

JUGEZ-EN VOUS-MEME

MARIAGE CIVIL

Madame et Monsieur Mirizio firent, en septembre 1921, un mariage civil. Les deux époux appartenant à l'Eglise catholique étaient d'accord pour ne pas vivre ensemble avant la cérémonie religieuse qui devait avoir lieu à Noël. A Noël, le mari n'apparut pas à la cérémonie. La femme demanda la séparation des corps et exigea une pension viagère. Elle ajouta qu'à la rigueur, elle accepterait de tenir la maison de son mari, mais qu'elle ne cohabiterait avec lui qu'après la cérémonie religieuse. Mirizio refusa de subvenir aux besoins d'une personne qui n'était sa femme que de nom.

La loi dit : Si, sans cause suffisante, une femme refuse de cohabiter avec son mari, celui-ci n'a pas à l'entretenir.

LE COIN DE M. FAKIR

Vous voilà entouré d'un groupe d'amis. Proposez-leur tout à coup de deviner, mot à mot, le texte d'une brève citation chinoise au gré de chacun des assistants. Surprise générale. « Auriez-vous des dons de devin ? » vous demande-t-on. Vous allez voir que c'est bien simple. Vous distribuez une dizaine d'enveloppes et de feuilles de papier toutes semblables. Chacun rédige son texte sans le montrer à son voisin et le met sous enveloppe. Vous rassemblez les enveloppes, dont celle de votre complice, car, bien entendu, vous avez un complice. Celle-là, vous prenez soin de la mettre au bas de la pile. Vous en savez naturellement le contenu, puisque vous l'aurez préalablement choisi de concert avec lui.

Touchez solennellement la première enveloppe, réfléchissez, cherchez, jouez bien votre rôle et, prononcez, enfin, triomphalement... le texte de votre complice, qui manifeste immédiatement un légitime étonnement. Ensuite, ouvrez cette première enveloppe, soi-disant à fins de vérification, et vous en profitez pour prendre connaissance d'un deuxième texte, cette fois-ci inconnu de vous.

Vous passez à la seconde enveloppe. Même jeu et vous indiquez le texte que vous venez de lire. Grand émerveillement du public, immédiatement averti par l'intéressé de l'exactitude de votre divination. Vous passez ensuite à la « vérification », en décachetant l'enveloppe suivante.

Quand vous prenez en main la troisième enveloppe, vous indiquez le contenu de la seconde *et ainsi de suite.* Quand vous arrivez à la dernière, celle de votre complice, vous aurez en tête le texte de l'avant-dernière et vous aurez réussi votre tour d'une façon parfaite, à condition, évidemment, de vous être arrangé pour que les enveloppes soient toutes semblables et pour que personne ne soupçonne votre complice !

RIONS

— J'ai répondu à une annonce qui disait : « Moyennant l'envoi de cinq francs, vous recevrez un moyen certain de réduire de moitié toutes vos factures. »

— Et tu as envoyé les cinq francs ?
— Oui.
— Et qu'as-tu reçu ?
— Une paire de ciseaux.

* * *

L'agent, amenant un délinquant au commissariat. — *Monsieur le commissaire, voilà un individu qui est accusé d'avoir volé une automobile.*

Le commissaire, distrait. — *L'avez-vous fouillé ?*

* * *

Le mari, au volant de sa voiture. — *Penche-toi un peu et regarde si le pneu avant n'a rien.*

La jeune femme. — Non, mon chéri, il est plat à la partie inférieure, mais tout le reste du pneu semble bien gonflé.

SOLUTIONS

MOTS CROISES

H	E	R	O	N	N	E	A	U
A	B	A	C	A	*	T	I	R
R	O	S	T	R	E	*	S	S
M	U	E	*	I	*	E	C	U
O	L	E	I	N	E	*	E	L
N	E	*	G	E	L	*	A	I
I	*	D	L	*	I	R	U	N
C	*	A	A	R	A	U	*	E
A	R	M	U	R	I	E	R	S

MARIAGE CIVIL

Le mari gagne le procès. La loi considère la cérémonie civile comme suffisante. Une fois mariée, la femme est obligée d'accomplir tous les devoirs matrimoniaux. En cas de refus, elle perd le droit d'être entretenue par son mari.

REFLECHISSEZ BIEN...

LES DEUX CHEVRES

C'est une attrape. Les deux chèvres étaient face à face, l'une tournée vers le nord, l'autre vers le sud !

LES CANARDS

A première vue, le nombre des canards devait être d'au moins cinq, mais les canards marchaient l'un derrière l'autre et il n'y en avait que trois en tout : les deux premiers devant le dernier, les deux derniers derrière le premier, et un canard au milieu.

DEUX PAREILS

Le carré n° 3 et le carré n° 6 sont exactement pareils.

REFLECHISSEZ BIEN...

LES DEUX CHEVRES

— J'ai vu une chose curieuse, l'autre jour, dit Pierre ; il y avait deux chèvres dans un champ. L'une faisait face au nord et l'autre au sud et elles arrivaient à se voir sans tourner la tête !

Comment est-ce possible ?

LES CANARDS

— Combien de canards as-tu ramenés à la maison ? demande le fermier à sa petite-fille.

Elle répondit :

— Il y avait deux canards derrière un canard, deux canards devant un canard et un canard au milieu.

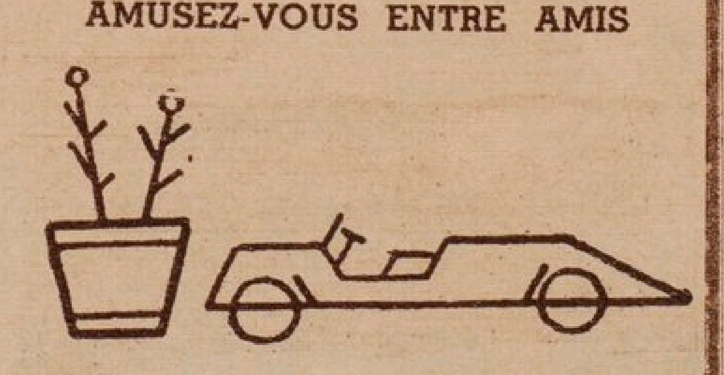
Quel était le plus petit nombre de canards que cela pouvait indiquer ?

DEUX PAREILS

1 2
3 4
5 6

Deux seulement de ces six dessins sont exactement pareils. Pouvez-vous dire lesquels, en moins de soixante secondes ?

AMUSEZ-VOUS ENTRE AMIS



Regardez bien les deux dessins ci-dessus.

Qu'y a-t-il de commun entre eux ? Vous vous demandez déjà si nous voulons vous poser des devinettes pour savoir quelle est la différence entre un pot de fleurs et une auto. Mais non, ce n'est pas une devinette, et nous allons tout de suite vous dire que les deux dessins sont faits chacun avec 15 *traits droits et 2 ronds.* Voilà. C'est tout.

Et il s'agit maintenant, pour vous, de faire d'autres dessins, également avec 15 traits droits et 2 ronds. Ne faites pas la même chose, dessinez ce que vous voulez de votre cru, car les deux dessins que vous voyez ci-dessus ne sont pas des modèles à copier ; ils ne doivent servir que d'exemples. Les traits peuvent être longs ou courts, les ronds grands ou petits, à votre gré. Vous verrez le nombre de choses amusantes que vous pourrez dessiner ainsi. C'est simple, ce sera tout l'Univers en 15 traits droits et 2 ronds.